

Tom Thomas

**LA FACE CACHÉE
DES NOUVELLES
TECHNOLOGIES**



Éditions
Jubarte

Tom Thomas

LA FACE CACHÉE DES NOUVELLES TECHNOLOGIES

La nécessité se fait chaque jour plus impérieuse d'abolir un capitalisme qui entraîne l'humanité à sa perte, en même temps que s'affirme toujours plus fortement l'existence des conditions matérielles de son abolition par le moyen d'un processus révolutionnaire inédit. Pourtant, de tous côtés se démènent des idéologues qui nous proposent de pseudo-remèdes soi-disant capables de régénérer ce système mortifère. Les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) seraient l'un d'eux !

Dans cet ouvrage est expliqué en quoi et pourquoi elles ne produisent que tout le contraire, dégradant davantage les conditions de vie des masses populaires sans pour autant pouvoir sortir le capital de sa crise.

L'analyse ici produite des effets des NTIC, telles qu'elles sont développées comme moyens pour la valorisation du capital, amène finalement à comprendre que construire l'avenir ne se pose pas en termes de croissance ou de décroissance du capital, mais bien de son abolition qui, seule, permettra aux individus de prendre en main leur destin et de stimuler les progrès scientifiques et technologiques dans une tout autre direction que celle de n'être qu'au service de la valorisation du capital.

Éditions
Jubarte
8 euros

Abréviations utilisées dans cet ouvrage

MPC : mode de production capitaliste.

pl : plus-value (ou survaleur).

Notation des citations

K. Marx

Pour Le *Capital*, texte des Éditions sociales : K., suivi de I, II, III pour les livres ; 1, 2, 3 pour les tomes, puis le numéro de page.

Pour les *Grundrisse* (Éditions sociales) :

1 et 2 pour les livres, puis le numéro de page.

T. Thomas

TT 1988. *Crise, technique et temps de travail*.

Autoédition.

TT 1999. *L'Hégémonie du capital financier et sa critique*, éd. Albatroz. Paris

TT 2003. *Les Mondialisations*, éd. Contradictions. Bruxelles.

TT 2004. *La Crise chronique ou le stade sénile du capitalisme*, Paris.

TT 2006. *Propriété et Possession*, éd. Contradictions. Bruxelles.

TT 2009. *La Crise. Laquelle ? Et après ?*

Éd. Contradictions. Bruxelles.

TT 2011. *Étatisme contre libéralisme, c'est toujours le capitalisme*, éd. Contradictions. Bruxelles.

TT 2011d. *Démanteler le capital ou être broyés*, éd. Page deux. Lausanne.

TT 2013. *La Montée des extrêmes. De la crise économique à la crise politique*, éd. Jubarte. Champrepus.

TT 2013n. *Nécessité et possibilité du communisme*, éd. Jubarte. Champrepus.

TT 2014. *Situation et Perspectives*, éd. Jubarte. Champrepus.

TT 2017. *Le Capital automate*, éd. Jubarte. Champrepus.

INTRODUCTION

En ce début 2018, la toile de fond de la situation du capitalisme contemporain est toujours constituée des énormes obstacles auxquels se heurte la valorisation du capital. Certes, cela revêt des aspects concrets différents suivant les régions du monde et leur place dans les chaînes mondiales de la valorisation. La crise n'y a pas partout la même intensité. Néanmoins, elle sévit partout, mondialisation oblige. Crise mondiale, mais aussi crise chronique, parfois entrecoupée de quelques faibles et brefs soubresauts de croissance, puisque ces obstacles sont insurmontables, fait dont les causes essentielles ont déjà été analysées à plusieurs reprises¹, on n'y reviendra donc pas ici.

Il est d'ailleurs instructif d'observer que les économistes officiels sont de plus en plus nombreux à reconnaître que certaines caractéristiques de cette crise leur paraissent sérieusement inquiétantes. Par exemple, M. P. Artus, chef économiste de la puissante banque d'affaires

¹ Cf. TT 1999, 2004, 2009, 2011d, 2014.

Natixis, constate² qu'il s'agit d'une « *stagnation séculaire* », et poursuit : « *Quand on regarde l'ensemble de l'OCDE³, on constate un affaiblissement continu de la croissance de la productivité du travail et de la productivité globale des facteurs⁴. La productivité du travail augmentait de 2 % par an dans les années 90 [et de 5 % dans les années 70, nda] et au début des années 2000, aujourd'hui, c'est 0,6 % par an; la productivité globale des facteurs augmentait de 5 % par an, aujourd'hui, c'est 0,5 %.* » Cependant M. Artus, comme tous ses collègues, ignore les causes profondes de cet effondrement des gains de productivité. Donc, il ne comprend pas pourquoi les capitalistes ne parviennent pas à les revigorer. Il ne peut alors, désorienté, que s'étonner de cet échec alors que « *le nombre de robots par emploi a doublé en vingt ans [dans ces pays, nda], l'investissement en nouvelles technologies a plus que doublé en pourcentage du produit intérieur brut (PIB)* ». Ce qui aurait dû, selon les économistes, comme cela a toujours été l'effet de tels investissements dans le passé, permettre une relance de ces gains.

Encore plus nombreux sont les hauts fonctionnaires du capital qui s'inquiètent de ce que

² *Les Échos*, 27.12.17.

³ Organisation de coopération et de développement économique, qui regroupe 35 des pays les plus développés.

⁴ Indice qui se rapproche le plus de la productivité « vraie » dans le MPC, celle qui se traduit par une augmentation de la pl relative (cf. annexe).

le moyen qu'ils ont eux-mêmes choisi pour empêcher l'effondrement généralisé du MPC après le krach de 2008 – à savoir l'émission monétaire ultramassive afin de sauver les banques de la faillite et d'offrir aux entreprises, aux États, aux consommateurs un crédit quasiment illimité et gratuit⁵ – aboutisse, ce qui est effectivement inéluctable, à un nouveau krach financier, bien plus ample et destructeur que le précédent.

On le sait, le niveau d'endettement total (États, entreprises, ménages) de l'économie mondiale atteint des niveaux inouïs, 237 000 milliards de dollars fin 2017, soit plus de trois fois la production de la richesse marchande annuelle, selon l'Institute of International Finance (IIF). Mais à quoi ont servi ces gigantesques monceaux d'argent ? À trois choses essentiellement. À renflouer les caisses des banques, des entreprises, des États dont les Banques centrales rachetaient les dettes en émettant de la monnaie (elles sont devenues leurs créancières, mais ne seront jamais remboursées). À soutenir les cours boursiers, les entreprises utilisant l'argent moins pour investir que pour racheter leurs propres actions et augmenter les dividendes (par exemple, sur les dix dernières années, les cinq cents grandes sociétés composant l'indice boursier américain Standard

⁵ Se sont même développés des crédits à taux négatifs : des États étaient payés pour emprunter !

and Poor's ont versé des dividendes et racheté leurs propres actions pour un montant supérieur aux bénéfices réalisés). À financer des fusions et acquisitions d'entreprises (élimination de concurrents, concentration du capital). Tout cela ne constituait pas des investissements productifs de réelle croissance, mais à coup sûr productifs d'une gigantesque bulle financière de capital fictif (d'argent qui rapporte de l'argent sans passer par un réel processus de production de pl).

Bref, le capital s'est maintenu en vie après le grand krach de 2008 en se dopant de plus en plus à l'émission monétaire. Il est comme le drogué qui doit sans cesse augmenter sa dose, jusqu'à l'overdose : un nouveau krach.

Le plus extraordinaire est que la plupart des hauts fonctionnaires du capital le savent très bien. Comme, par exemple, Hervé Hannoun et Peter Ditus, ex-dirigeants de la BRI (Banque des règlements internationaux), qui affirment : « *Ces politiques sont irresponsables [...] Les apprentis sorciers ont construit un modèle de croissance basé sur la dette qui nous conduit tout droit vers le prochain krach financier.* »⁶ Et presque tous reprochent aux gouvernements de ne pas avoir profité du moment de relatif répit dans le mouvement d'approfondissement de la crise que cette politique d'émission monétaire massive

⁶ Cités dans *Les Échos*, 18.12.2017.

avait permis pour avoir engagé les réformes de « structure » qui, selon eux, auraient revigoré la « croissance », la vraie, celle de la production de pl, pas celle de l'émission monétaire.

Pourtant ce reproche est injustifié. Les gouvernements Reagan, Thatcher, Mitterand, par exemple, sont bien connus pour avoir engagé vigoureusement de telles réformes dites aussi « d'austérité » et de « rigueur » (à l'encontre des classes populaires), ou encore « libérales » (libérer le capital des charges fiscales, sociales et réglementaires qui entravent ses profits). Mais elles n'ont pas produit les résultats escomptés. Loin de comprendre pourquoi – ce qui serait comprendre que le capital a atteint l'âge de sa sénilité, a fait son temps, et eux avec⁷ – ces fonctionnaires s'imaginent que l'échec provient du fait qu'ils n'ont pas assez durement « réformé ». Ils s'acharnent donc à accentuer toujours davantage cette politique, sans autres résultats économiques que de dégrader toujours davantage les conditions de travail et de vie des masses.

Beaucoup pensent que les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) – fusion de l'informatique et des télécommunications en un système de réseaux – et la robotisation leur fourniront de nouveaux moyens pour surmonter cet échec. Une fois en-

⁷ Cf. note 1.

core dans l'histoire du capitalisme, des progrès technologiques spectaculaires, vite baptisés « nouvelle révolution industrielle », permettraient de nouveaux gains de productivité qui revigorerait la production de pl. C'est cette idée que nous allons plus particulièrement critiquer dans cet ouvrage. Ceci en examinant quelles transformations les NTIC permettent aux capitalistes d'opérer dans les rapports de production – puisque ce sont certains rapports de production qui produisent la pl et non pas « la technologie ». Cet examen permettra de savoir dans quelle mesure ces transformations peuvent, ou pas, induire de tels gains, et, bien évidemment, de savoir aussi quels sont leurs effets sur la situation des masses populaires, particulièrement des prolétaires.

CHAPITRE 1

LES NTIC ET LEURS EFFETS DANS LES RAPPORTS DE PRODUCTION

Comme c'est leur fonction, et comme ils l'ont toujours fait, les capitalistes n'investissent dans de nouvelles technologies que si elles permettent d'augmenter la production de pl. C'est-à-dire si elles permettent que, dans la valeur produite, la part du surtravail augmente par rapport à celle du travail nécessaire⁸.

On ne s'étendra pas sur les moyens les plus évidents qu'ils utilisent pour ce faire, et qui consistent en une baisse directe, brutale des salaires et autres conditions de travail et de vie des masses populaires, en même temps que baissent les impôts et taxes du capital, de sorte qu'il assume de moins en moins une part des dépenses

⁸ Rappelons que cette valeur V se décompose en $V = Cc + Cv + pl$, où Cc (capital constant) représente la valeur du travail passé (quantité de travail contenue dans les bâtiments, la machinerie et ses approvisionnements), Cv , la valeur de la force de travail (travail nécessaire : la quantité de leur travail qui est nécessaire aux travailleurs pour reproduire leur force de travail et qui leur revient sous forme de salaires), et pl la plus-value (surtravail, quantité de travail fournie par les travailleurs et qui revient au capital lors de la vente, grossissant le capital engagé $A = Cc + Cv$).

liées aux conditions générales de sa valorisation, c'est-à-dire les dépenses de l'État, conservant ainsi pour lui le maximum de pl.

En revanche, nous allons plus particulièrement examiner comment ils développent les NTIC⁹ dans le sens de pouvoir les appliquer comme moyens d'augmenter la pl. Pour ce faire, quelques exemples significatifs suffiront.

Il est bien connu que, depuis la fin du XIX^e siècle, les capitalistes ont entamé le long mouvement de transformation des rapports de production qui avait pour but de développer l'extraction de la pl sous sa forme relative en accroissant la productivité du système de production grâce à la démultiplication de la puissance du travail ouvrier au moyen de machines de plus en plus perfectionnées. En même temps, le développement des méthodes « d'organisation scientifique du travail » (OST) prônées notamment par Taylor (décomposition du métier en gestes simples, segmentation du travail en une multitude de travailleurs, chacun occupé à un seul geste précisément chronométré, chasse perpétuelle aux « temps morts ») permettait d'augmenter l'intensité du travail, et donc l'extraction

⁹ Encore plus « révolutionnaires » dans l'avenir, seraient les NBIC : nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives, moyen d'un futur fait « d'intelligence artificielle », « d'hommes augmentés » et autres robots auto-apprenants.

de la pl sous sa forme absolue¹⁰. La chaîne fordiste est venue « perfectionner » le système tayloriste en reliant comme en un seul mécanisme l'ensemble des tâches, et en imposant ainsi à tous la vitesse de la chaîne. Néanmoins, chacun pouvait encore déployer quelques ruses pour gagner un peu de temps pour souffler. De plus, l'inégalité des travaux et des temps de travail sur chaque poste, des rigidités d'approvisionnements, d'entretien, etc., faisaient que le procès d'ensemble était encore plein de temps non travaillés ou non directement employés à la fabrication (déplacements divers par exemple). Par exemple, des études menées dans les années 70 aux États-Unis dans l'industrie automobile avaient ainsi abouti à estimer que 25 % du temps des ouvriers à la chaîne de montage étaient perdus du seul fait de l'inégalité des temps de travail entre les différents postes¹¹.

L'efficacité des machines s'accroissait sans cesse. Et avec elle le travail de la plupart des ouvriers était de plus en plus vidé de ses qualités professionnelles. Les capitalistes ne se sont jamais arrêtés dans leurs efforts frénétiques pour augmenter la productivité du système de production et l'intensité du travail. Par exemple, l'électro-

¹⁰ Pour un commentaire sur pl relative et pl absolue, et notamment pour comprendre pourquoi les gains de productivité (pl relative) sont le moyen essentiel de la valorisation du capital, voir annexe.

¹¹ Cf. TT 1988, p. 47.

nique et l'informatique ont permis de développer les machines-outils à commande numérique (MOCN) qui ont dégradé la qualité du travail, et la relative autonomie dans leur travail de la plupart des ouvriers qualifiés, dits aussi « opérateurs » (tourneurs, fraiseurs, réglés, etc.), qui subsistaient encore. Beaucoup ont été envoyés au chômage ou à la préretraite, tandis que pour *« ceux qui restent des opérateurs [...] leur travail n'a plus grand-chose à voir avec l'ancien métier de l'ouvrier qualifié quand il fabriquait une pièce à l'aide de la machine. Il avait alors un certain type de rapport avec le plan à exécuter, avec la pièce, avec la machine qu'il réglait, dont il commandait la vitesse, la mise en route et les arrêts. Il pouvait s'arrêter un peu, discuter avec ses chefs du rythme du travail et des rendements, aller aux w.c. ou parler avec des copains [et aussi perruquer, nda]. Maintenant c'est la machine qui commande! Finis les temps morts. L'opérateur doit obéir et se plier au rythme du programme, à ses caprices, en surveiller constamment le déroulement, le regard allant des centaines de fois par jour de l'écran à la machine et de la machine à l'écran. »*¹²

Puis les robots sont arrivés qui, le plus souvent, n'effectuent encore que des travaux simples et répétitifs auxquels étaient affectés des ouvriers peu qualifiés. Mais les « opérateurs » sont aussi

12 Michel Kamps (ouvrier câbleur), *Ouvriers et Robots*, éd. Spartacus, 1983.

touchés : « *Ils sont au fur et à mesure remplacés par un seul conducteur de ligne qui surveille plusieurs îlots de robots et n'a plus de lien avec la pièce.* »¹³

Arrêtons là ce rappel de quelques transformations marquantes du passé. Il est évidemment extrêmement succinct et incomplet. C'est que son but n'est pas de dire cette histoire, mais seulement de faire ressortir, en comparaison de ces quelques faits bien connus, ce que les NTIC apportent, ou pas, de nouveau par rapport aux perfectionnements – à la mode capitaliste – des moyens de production qui ont, jusqu'ici, permis la poursuite de la valorisation du capital. Et, on va d'abord pouvoir constater, à travers trois exemples significatifs, dans l'industrie, dans la logistique et dans le commerce, qu'elles ont été le moyen de transformations des rapports de production, allant toujours dans le même sens que celles portées par les innovations technologiques précédentes. Mais quant au résultat en matière de gains de productivité, et donc d'accroissement de pl relative, nous verrons ensuite que c'est autre chose.

Avec les NTIC, il y a la multiplication de toutes sortes de capteurs et de réseaux d'information qui permet le « tout est connecté », et sa fusion avec l'informatique, qui mémorise tout, calcule, dessine, planifie, etc. De sorte que cette

¹³ Enquête à l'usine Valeo d'Étaples, *Libération*, 21.02.2018.

fusion permet un système de commandement, d'organisation et de contrôle des flux et des travaux de tous les segments des procès de production et d'échanges, y compris étendus à une échelle mondiale, extrêmement précis et coercitif.

Dans une usine, ce système permet une coordination et un contrôle des différents postes de travail bien plus efficaces que ceux de l'ancienne échelle hiérarchique, encore en vigueur dans le « fordisme », qui allait du bureau des méthodes jusqu'aux ouvriers en passant par une multitude de « petits chefs ». Aujourd'hui, tous les postes de travail, hommes et machines, étant connectés, le fonctionnement de chacun d'eux est connu en temps réel, et l'informatique permet de tout planifier et contrôler. Gestes, tâches à effectuer, réglages, approvisionnements, vitesse, qualité, etc., tout peut être calculé au plus juste avec une grande précision. Les maîtres mots des dirigeants sont plus que jamais « flux tendus » et « *lean production* »¹⁴. Flux tendus : zéro temps mort, égalisation des temps de travail entre les différents postes (zéro temps d'attente, vitesse maximum). *Lean production*, c'est moins de tout ce qui est coût : moins de travailleurs, moins de stocks, moins de temps pour chaque tâche, moins de frais salariaux, etc. En même temps, et pour parvenir à ces résultats, la coercition est accrue sur chaque travailleur « connecté » et ainsi sur-

¹⁴ *Lean* : maigre ; *lean production* : économiser sur tout.

veillé en permanence dans tout ce qu'il fait (ou pas). Mais c'est une coercition qui, outre qu'elle est extrêmement précise et efficace, est aussi un peu mieux tolérée parce qu'elle paraît être un élément du système technique (et à ce titre neutre, objective) et non plus relever de l'arbitraire de petits chefs trop souvent arrogants.

Mais le plus efficace et innovant de ce que les NTIC ont favorisé tient à leur rôle dans l'expansion de la mondialisation contemporaine des chaînes de production et de valorisation du capital (rôle qu'elles partagent avec l'abaissement considérable des coûts du transport maritime, notamment grâce au système des containers). Elles permettent en effet, à la fois de définir très précisément des travaux grâce à l'informatique (conception par ordinateur, définition des pièces, programmation des flux, etc.) et de segmenter tout aussi précisément les procès de production grâce à l'interconnexion généralisée qui permet, instantanément, la transmission des données et directives, la coordination, le contrôle, la traçabilité des pièces d'un bout à l'autre du processus menant au produit final. Ainsi une direction centrale peut diriger, faire travailler ensemble des travailleurs éloignés géographiquement. Elle peut donc développer la sous-traitance¹⁵ et mettre en concurrence les sous-traitants du monde entier pour obtenir les

¹⁵ Cf. TT 2003.

coûts les plus bas, c'est-à-dire mettre en concurrence les prolétaires à l'échelle de la planète. Cet abaissement généralisé des coûts salariaux par le moyen de cette mondialisation a joué un rôle essentiel pour atténuer sensiblement la crise de la valorisation du capital, notamment en faisant baisser les prix des marchandises, ce qui a favorisé cette baisse du prix de la force de travail sans pour autant freiner brutalement la consommation.

Un autre exemple de cette évolution des rapports de production au moyen des NTIC peut être pris dans le secteur de la logistique, dont l'importance s'accroît tant avec la segmentation des procès de production dont nous venons de parler, qu'avec l'expansion du « e-commerce ». Les commandes, les transports, la livraison, toute la chaîne des échanges peut, encore bien mieux qu'avant, fonctionner en « flux (hyper) tendus » et « juste à temps » grâce aux NTIC. Les travailleurs y sont actionnés comme de simples rouages mécaniques de ces flux, leurs mouvements étant commandés par les « impulsions » (les ordres) qu'ils reçoivent dans leurs oreilles ou leurs yeux. Un journaliste qui, plus consciencieux que les autres, s'était embauché dans un des gigantesques entrepôts où Amazon, la firme emblématique du e-commerce, prépare et dispatche les livraisons, décrit comment les employés y sont transformés en quasi-auto-

mates¹⁶. Par exemple, celui qui doit aller chercher les paquets dans les stocks reçoit par son casque ce qu'il doit faire, où son chariot élévateur doit aller, suivant quel trajet optimal, quel paquet il doit saisir et scanner, puis quel autre, le tout dans un temps strictement minuté et contrôlé par tout un appareillage¹⁷. Il en va de même ensuite pour les transporteurs routiers, les livreurs, suivis à la trace en permanence.

Dernier exemple : dans les grandes surfaces commerciales. Déjà le code barre et le scanner ont simplifié à l'extrême le travail des caissières, le rendant quasi automate. De plus, le nombre de caissières est calculé de sorte que se forme une file d'attente des clients. Assez longue pour qu'ils manifestent quelque impatience (tacite ou même parfois acrimonieuse) et fassent ainsi pression sur la caissière, pas trop pour qu'ils ne se découragent ni d'attendre ni de revenir dans ce magasin (trois à cinq clients attendant seraient le bon chiffre !). D'où aucun temps mort et travail accéléré pour la caissière : flux tendu ! Partout d'ailleurs où il y a encore quelques guichets

¹⁶ Ils sont en voie d'être rapidement presque tous remplacés par de vrais robots.

¹⁷ Cf. J.B. Malet, *En Amazonie, Infiltré dans le meilleur des mondes*, éd. Fayard 2013. Depuis, on apprend (février 2018) qu'Amazon a déposé un brevet pour un bracelet qui, fixé au poignet de l'employé, indiquerait tout, à chaque instant, de ce qu'il fait, où il est (heureusement il ne serait pas encore capable de dire à quoi il pense). Il lui dicterait même la bonne position de ses mains sur le colis !

(Poste, SNCF, Services administratifs, etc.), cette technique est utilisée : la pression vient des « usagers », que la bourgeoisie s'emploie à dresser contre les employés, et du contrôle anonyme par les NTIC : un chef seul lointain peut, derrière ses écrans, tout contrôler.

Ces tâches, tant dans les entrepôts que les commerces, peuvent être aisément effectuées par des robots, puisqu'un individu déjà « robotisé », transformé en automate humain, peut aisément être remplacé par un automate mécanique : pour le capitaliste, ce n'est qu'une question de meilleurs profits. Déjà se développent, par exemple, les caisses automatiques, une seule personne a en charge la surveillance de plusieurs caisses : plus de fatigue physique à faire circuler les paquets d'un côté à l'autre de la caisse, mais beaucoup plus de stress et d'épuisement psychique¹⁸. Un peu partout d'ailleurs, le capital s'emploie à faire effectuer par les clients ou usagers des actes qui l'étaient par des salariés, par exemple, prendre dans les rayons, transporter jusqu'à la caisse, payer avec sa carte bancaire à un automate, imprimer son titre de transport et le payer via ordinateur ou smartphone, monter son meuble Ikea, etc. Les individus et l'utilisateur sont même contraints d'acheter tous ces appareils numériques et de payer leur fonctionnement, sans quoi ils sont comme mis au ban de la société.

¹⁸ « *Burn out* » pour les snobs.

Économie de main d'œuvre et davantage de chômage d'un côté, consommations obligatoires de l'autre : cherchez l'erreur !

Cela dit, comparer toutes ces transformations des rapports de production permises par les NTIC à celles qui ont jalonné le développement du MPC depuis ses origines amène à constater qu'elles ne sont que la poursuite, le développement, l'accélération du mouvement historique du capital. À première vue en effet, rien de bien nouveau quant au fond¹⁹ : dans le MPC les forces productives, la mécanisation ne sont développées qu'en dépouillant toujours davantage les prolétaires de toute propriété, possession, maîtrise sur les moyens de leur travail, qu'en les soumettant à une coercition toujours plus intense, qu'en accroissant sans cesse les écarts de richesse entre les classes. C'est-à-dire qu'elles n'ont été développées que dans la mesure où cela permettait une évolution des rapports de production qui augmentait la production de pl, et tout particulièrement par les moyens des gains de productivité (extraction de la pl sous sa forme relative²⁰), moyen le plus adéquat à un développement quelque peu durable de la valorisation du capital. Mais nous verrons au chapitre 3, qu'en réalité il y a du nouveau en cela : avec les NTIC, ce schéma fonctionne de moins

¹⁹ Cf. TT 1988.

²⁰ Cf. annexe.

en moins, et même ça ne fonctionne plus (sinon épisodiquement et parcimonieusement).

Auparavant, il intéressant d'examiner encore un dernier exemple concret qui est assez caractéristique des transformations des rapports de production permises grâce aux NTIC : le développement de microentreprises et d'emplois « ubérisés ».

Les micro-entrepreneurs, ou auto-entrepreneurs, sont passés, en France, de 310 600 en 2009 à 1 072 000 à fin 2016²¹. Dans l'Union européenne, 30,6 millions de personnes le sont en 2016, soit 14 % de la population active²². Les NTIC ont puissamment contribué à la rapide extension de ce phénomène en permettant des liaisons précises et immédiates entre les donneurs d'ordre et les individus micro-entrepreneurs qui sont leurs sous-traitants occasionnels, ainsi que la démultiplication de « plateformes » types Deliveroo, Mechanical Turk (Amazon), Uber, etc., auxquelles sont rattachés de nombreux auto-entrepreneurs soi-disant indépendants. Dans ce domaine l'hypocrisie des capitalistes atteint un sommet : l'auto-entrepreneur exercerait un travail « pour soi », exercé en toute liberté, à son rythme, selon ses besoins, sa créativité, etc.²³

²¹ Ils sont 4,7 millions au Royaume-Uni en 2016, un tiers de la population active aux USA, (*Cahiers français* n° 398, mai-juin 2017, p. 6).

²² *Le Monde Diplomatique*, décembre 2017, p. 18.

²³ Hervé Novelli, du gouvernement Fillon, fanfaronnait

La réalité est évidemment toute différente. En 2013, en France, les micro-entrepreneurs gagnaient en moyenne 410 euros mensuels (moins que le RSA!). « *Plus d'un sur quatre touche moins de 70 euros par mois et la moitié moins de 240 euros.* »²⁴ Les plateformes s'exonèrent de toutes charges sociales (excellent pour leurs profits): elles ne paient aucune assurance maladie, aucun congé payé, aucune assurance chômage, aucune cotisation retraite, etc. Tout est à la charge de « l'entrepreneur libre », y compris de financer lui-même ses outils de travail (voiture, ordinateur, ou autres). Il paie à la plateforme le coût du service rendu (lui fournir un client) plus le profit qu'elle empoche, tout en devant se plier à toute une série de contraintes fixées par elle, minutieusement détaillées, sur la façon d'exercer son travail. Bien évidemment, il s'agit en fait de « *nouvelles formes d'exploitation et de servilité. Ces travailleurs sont très majoritairement issus des classes populaires [...] tandis que les administrateurs et les clients appartiennent surtout aux classes supérieures* ». ²⁵ Le système de ces plateformes type Uber est fondé sur l'inversion juridique, purement formelle, du rapport de production réel. Le travailleur « ubérisé » est juridiquement considéré comme un entrepreneur

en 2009 : « *Il n'y a plus d'exploiteurs et d'exploités. Seulement des entrepreneurs: Marx doit s'en retourner dans sa tombe.* » *Le Monde diplomatique*, décembre 2017.

²⁴ *Le Monde Diplomatique*, décembre 2017, p. 18.

²⁵ *Cahiers français* n° 398, mai-juin 2017, p. 6.

indépendant²⁶ passant un contrat avec un fournisseur de clients. Ce n'est bien sûr qu'un grossier camouflage du rapport réel, qui est celui de l'entière domination de la plateforme sur ce travailleur et d'une exploitation du travail d'autrui s'exonérant de toutes les contraintes et charges financières, encore plus ou moins subsistantes, quoique de moins en moins, du rapport salarial.

Bref, avec les auto-entrepreneurs, le capital parvient à opérer une dégradation du rapport salarial qui prend la forme de sa suppression juridique (et donc des droits qui allaient avec). Reste, dans le rapport réel, vécu, tous les éléments essentiels de ce rapport : domination, exploitation, coercition, etc. Reste une sorte de travail à la tâche, où le travailleur, individu isolé, mis en concurrence permanente avec des milliers d'autres par la grâce d'Internet, n'est plus que payé au coup par coup, pour des « missions » (la fourniture de prestations) de caractère temporaire, souvent même de très courte durée.

Reste à voir maintenant dans quelle mesure toutes ces transformations des rapports de production permises par les NTIC produisent, ou pas, les résultats qu'en attendent les capitalistes quant à la valorisation du Capital, leur maître.

²⁶ En Espagne, une loi de 2007 a créé, dans un magnifique oxymore, le statut de « travailleur autonome économiquement dépendant ».

CHAPITRE 2

LE CAPITAL REVIGORÉ PAR LES NTIC ?

Rien de nouveau, disions-nous, dans les transformations des rapports de production capitalistes induites par les NTIC : elles ne font que poursuivre dans le même sens que celles induites par les innovations scientifiques et technologiques précédentes, avec toujours pour seul but d'augmenter la productivité et l'intensité²⁷ du travail afin que se poursuive la valorisation du capital.

Bien sûr, certains peuvent appeler « révolution industrielle » une technologie aussi innovante que les NTIC. Mais ce qui importe dans le MPC, ce n'est pas la technologie en soi, mais comment elle favorise la valorisation. Et alors, ce qu'il y a de véritablement nouveau dans cette dite « troisième révolution industrielle » qui, selon ses admirateurs, doit permettre de revigorer la valorisation du capital, cette fameuse « croissance » tant espérée, c'est que, contrairement

²⁷ Sur les concepts de productivité et d'intensité, voir annexe.

aux deux précédentes²⁸, elle n'y parvient pas ! Elle n'apporte pas les gains de productivité espérés à hauteur d'au moins 2 %, seuil minimum pour générer une nouvelle croissance en développant à la fois production (de marchandises et de pl) et consommation (grâce à la baisse de la valeur des marchandises).

Ce que ne comprennent absolument pas les économistes non marxistes, c'est le pourquoi de ce blocage, alors même que les NTIC apparaissent comme un progrès technologique considérable. Ils parlent alors de « paradoxe de la productivité » et se désespèrent du fait que *« de nombreuses explications à ce paradoxe ont été formulées, mais aucune ne parvient à convaincre véritablement »*.²⁹

²⁸ La première fut celle des machines à vapeur, fin XVIII^e-début XIX^e, la deuxième celle de l'électricité, des moteurs à explosion, de la pétrochimie, du téléphone, etc., celle d'une croissance longue et forte jusque vers la dernière partie du XX^e siècle, « l'âge d'or » du capitalisme selon ses apologistes.

²⁹ Les universitaires A. Bergeaud, G. Cette, R. Lecat, « Ralentissement de la productivité, du paradoxe à l'explication », *Cahiers Français* n° 398, p. 21. Ils ont pourtant cherché toutes sortes d'explication, sauf celle de Marx, mais sans pouvoir en retenir aucune. Et P. Artus, « chef économiste » de la banque Natixis, peut confirmer : « Pourquoi le digital ne relance-t-il pas la productivité ? Autant de questions sur lesquelles les chercheurs vont devoir se pencher. » Ils se penchent déjà tellement sans succès qu'on se surprend à penser que s'ils continuent, ils vont tomber.

Déjà, en 1987, l'un d'entre eux, l'Américain Robert Solow s'était fait remarquer en énonçant ce constat, souvent cité depuis : « *On voit des ordinateurs partout, sauf dans les statistiques de la productivité.* »

On peut sur ce point compléter les statistiques concernant les pays de l'OCDE rappelées dans l'introduction par celles concernant la France : « *en France, la croissance de la productivité était de 4,7 % sur la période 1950-1975, de 2,8 % sur la période 1975-1995, de 1,6 % sur la période 1995-2007 et enfin de 0,3 % pendant la "grande récession" (2007-2012)* »³⁰. En fait, les deux dernières périodes de forts gains de productivité (de 4 à 5 % par an) sont celles des années 30 aux États-Unis et des années 50 en zone euro et au Japon³¹. C'est-à-dire les périodes où se sont diffusées largement les innovations de la seconde révolution industrielle. Mais, après les années 2000, au moment où se diffusent massivement, tout en se perfectionnant encore, les NTIC, les gains de productivité s'écroulent et stagnent à moins de 1 % dans les pays de l'OCDE.

En effet, les NTIC se diffusent alors partout, et en particulier dans des secteurs de l'économie dits « tertiaires » ou « de services » (comme les

³⁰ *Cahiers français* n° 398, p. 56.

³¹ *Ibidem*, p. 22. Pour la Chine les statistiques sont très incertaines.

commerces, banques, administrations, comptabilité, etc.) qui, jusqu'alors étaient beaucoup moins mécanisés et productifs que les secteurs industriels. Là, il y avait encore des « réserves de productivité », et les NTIC ont été l'instrument *ad hoc* pour les développer et y faire baisser considérablement le nombre d'emplois, comme le montre l'exemple des grandes surfaces commerciales mises à mal par la concurrence du e-commerce type Amazon, ou celui de la disparition progressive des agences bancaires et postales.

Cependant, les importants gains de productivité que le capital a obtenus de ce côté-là ont été contrebalancés par l'expansion gigantesque d'autres secteurs improductifs, à commencer bien sûr par celle du capital financier, fictif, mais aussi celle de bureaucraties de toutes sortes, celle des dépenses policières et militaires, celle pour réparer un petit peu certains des dégâts du capitalisme qui gênent la bourgeoisie elle-même, etc. Dépenses parasitaires (ou « faux frais » selon l'expression de Marx) de la valorisation du capital, en ce sens qu'elles alimentent ces activités au détriment de la reproduction d'un capital productif de plus³². Ainsi des économistes estimaient que, aux États-Unis, déjà en 2007, la part des banques représentait 40 % du profit total des firmes.

³² Cf. TT 2011d, chapitre 4, section 4.1.

Cela dit, la valorisation du capital s'effectue évidemment là où est produite la pl, dans toute la chaîne de cette production, des matières premières jusqu'aux produits finis en passant par toutes les étapes de la fabrication. Et là, comme on vient de le rappeler, la dégringolade historique des gains de productivité est l'obstacle auquel se heurte cette valorisation, et qui suscite l'incompréhension des experts officiels.

Pourquoi les NTIC, qui constituent un incontestable progrès technologique, n'engendrent-elles pas une augmentation des gains de productivité? La réponse n'est pas très difficile à trouver : il suffit de constater que, dans la situation du capitalisme sénile, la quantité de travail social employé à la production de pl est devenue très faible à force de progrès scientifiques appliqués à la production. Ainsi, si on considère une valeur donnée $V = C_c + C_v + pl$, une augmentation de la productivité dans la production de cette même valeur reviendrait, par définition, à diminuer $C_c + C_v$ afin d'augmenter pl. Diminution obtenue par le moyen d'une mécanisation accrue, mais de telle sorte évidemment que C_c (la valeur de celle-ci) augmente moins que la diminution de C_v (la valeur de la force de travail) qu'elle permet. Or, C_v est déjà tellement faible relativement à C_c qu'une nouvelle augmentation de l'efficacité de la machinerie n'entraînerait pas une diminution de C_v d'une envergure suffisante pour augmenter significativement la pl, laquelle (c'est-à-dire la

quantité de surtravail) est d'ailleurs déjà très importante au regard de C_v (quantité de travail nécessaire) et du nombre de travailleurs productifs employés. Là est bien la cause de cette diminution des gains de productivité : cette diminution drastique de la quantité de travail vivant employée dans la production de la pl.

De fait, avec les NTIC, c'est moins la productivité qui s'accroît que l'intensité du travail³³. En effet, comme nous l'avons vu ci-dessus, l'évolution majeure apportée par les NTIC dans l'industrie (qui était déjà très automatisée, à haut niveau de productivité) n'est pas tant l'automatisation accrue d'un certain nombre de tâches (même si cela existe encore tant qu'il y a, ne serait-ce qu'un peu, de pl supplémentaire à grappiller) qu'un grand bond en avant dans la connectivité, permettant en même temps qu'une segmentation accrue, précise, et à l'échelle mondiale, des principales chaînes de production, la coordination et le contrôle très resserré de tous les travailleurs, une chasse hyper efficace au moindre temps mort, la recherche et l'organisation d'une flexibilité totale du temps de travail et des approvisionnements en fonction des moindres variations de la production, l'obtention pour les hommes comme pour les marchandises d'un « flux tendu » maximum. On peut d'ailleurs

³³ Pour un commentaire sur les différences entre productivité et intensité, voir annexe.

constater empiriquement que remplacer le marteau à main par le marteau-pilon, la diligence par le train à vapeur, le charbon par l'électricité, le tournevis par la visseuse pneumatique, etc., augmentait évidemment considérablement la puissance du travail humain (facteur de la productivité), tandis que remplacer le téléphone, le train à vapeur, la machinerie fordiste des années 50 par le smartphone, le TGV, la machinerie automatisée commandée par les NTIC des années 2000 ne l'a guère augmentée, a surtout augmenté non la puissance, mais l'intensité de ce travail (sa vitesse, sa densité).

Un progrès technologique qui est utilisé pour augmenter l'intensité du travail, donc diminuer le nombre d'emplois, et pour mondialiser la concurrence afin de faire baisser les salaires, ne peut manifestement pas permettre une augmentation sérieuse et durable de la production de pl et de la croissance. Car il ne suffit pas d'accroître la quantité de surtravail pour cela, il faut aussi la transformer en argent, en profit, par la vente. Or, si ce progrès entraîne, grosso modo, un certain gonflement des emplois très qualifiés à revenus élevés, cela est loin de compenser, en termes de consommation, l'accroissement beaucoup plus important des masses paupérisées et l'effondrement, dans les pays développés, où ils étaient nombreux, des emplois intermédiaires, ceux de ces « couches moyennes », fers de lance de la consommation.

Cela a mis les capitalistes dans l'obligation de stimuler la consommation par un accroissement, devenant pharaonique, du crédit. D'où les krachs tel celui de 2008, dans lequel la masse de crédits immobiliers a joué un rôle déclencheur. D'où encore son utilisation pour lancer sans cesse de nouveaux produits, susciter de nouveaux besoins (souvent d'un intérêt médiocre, voire nuisibles). Mais ces nouveautés changent ce qui est consommé sans augmenter la consommation globale, malgré le battage publicitaire intense. Et encore faut-il que les capitalistes obligent les individus à consommer. Ils leur font en effet obligation d'acheter ordinateurs, logiciels, cartes bancaires, imprimantes, scanners, smartphones, etc., puisque nombre d'actes de la vie quotidienne, démarches administratives, etc., sont obligatoirement à effectuer par ces moyens. Et, en plus, il y a l'obsolescence programmée.

Cela dit, concluons provisoirement cette analyse générale de la façon dont les capitalistes ont développé et utilisé les NTIC pour faire évoluer les rapports de production de sorte, espéraient-ils, à revigorer la valorisation du capital. D'abord, observons qu'il s'agit là simplement de leur rôle obligé en tant que serviteurs, fonctionnaires du « capital automate » : leur volonté n'est qu'une traduction, une manifestation plus ou moins habile de celle du capital de toujours se valoriser. Mais ensuite constatons que la diminution drastique de la quantité de travail social em-

ployé dans la production, c'est-à-dire l'évanescence de la base même de cette valorisation, permet d'affirmer qu'aucune nouvelle technologie, aucune nouvelle « révolution industrielle » ne peuvent s'opposer à cette tendance contemporaine, bien au contraire. Pas plus cette troisième que provoqueraient les NTIC, que cette quatrième qu'annonceraient les NBIC, l'intelligence artificielle, les « hommes augmentés » selon ceux qui pensent prévoir le futur en ignorant cette évanescence qui entrave dès aujourd'hui une telle croissance, ainsi que, bien sûr, ce qui les renversera, eux et leurs projets destructeurs : une révolution communiste.

On vient de voir comment les capitalistes s'appliquent néanmoins férocement à leur tâche de revigorer la valorisation du capital en durcissant terriblement, au moyen des NTIC, les rapports d'exploitation et de domination dans lesquels sont les prolétaires. Mais cela ne saurait leur suffire puisque, comme on vient de le voir également, cette revigoration ne peut advenir de cette façon. Il leur faut donc actionner beaucoup plus vigoureusement cet autre levier qu'est l'exploitation sauvage et sans retenue des ressources planétaires³⁴ (et cela jusqu'à tendre à la destruction de son habitabilité).

³⁴ Nous laissons ici de côté la question controversée des guerres comme moyen, ou pas, de résolution de la crise.

On ne refera pas ici la liste et la description des innombrables et désastreux ravages écologistes, exacerbés de nos jours par un capital sénile et prêt à tout pour se survivre, se valoriser encore. En effet, du fait qu'ils touchent aussi, quoique dans une moindre mesure, les couches bourgeoises, ils sont beaucoup mieux documentés que les autres, ceux qui, dans d'autres domaines, touchent spécifiquement les couches populaires. Mais puisque notre sujet est de savoir si les NTIC peuvent permettre au capital de se revigorer, il est intéressant de commenter, brièvement, l'idée complaisamment répandue qu'il pourrait, par la convergence des énergies « vertes » et des NTIC, connaître une croissance durable et vertueusement verte.

Or, tout d'abord, les énergies vertes ne le sont guère, pas plus que les appareils qu'utilisent les NTIC. Et les NTIC c'est tout un énorme appareillage. Par exemple, plus de 1,3 million de kilomètres de câbles Internet pour relier villes, pays et continents, 800 millions de box, quelques milliards d'ordinateurs, tablettes, smartphones et autres objets connectés, de gigantesques parcs de serveurs informatiques (« data center ») climatisés, etc. « *Au total les NTIC consommeraient 8 % de la production mondiale d'électricité.* »³⁵ Électricité essentiellement d'origine carbonée et nucléaire. Ce sont aussi de grands consom-

³⁵ *Que Choisir?* n° 569, mai 2018, p. 54.

mateurs de ressources naturelles, souvent rares, difficiles à extraire et polluantes à traiter. L'enquête récente du journaliste G. Pitron en a donné récemment une démonstration fondée³⁶. Elle amène à devoir tirer la conclusion³⁷ que l'espoir d'une nouvelle croissance du capital de ce côté est tout aussi dangereuse, et tout aussi vaine, que celui d'y parvenir par l'exploitation décuplée des prolétaires.

Tel est en effet le résultat de cette enquête, qu'on peut résumer comme suit :

Les NTIC, avec tout le vaste système d'appareils nécessaires à leur fonctionnement, contiennent, et donc consomment, de grandes quantités de métaux rares. Or, souligne cette étude, ces métaux ne sont pas dits rares pour rien : leur extraction, traitement, puis recyclage (faible) et déchets finaux (très toxiques) sont causes d'extrêmes pollutions. Au point que les dégâts écologiques qu'engendrent ainsi les NTIC aggravent encore le dramatique état de la planète sur ce plan. D'autre part « l'énergie verte » des éoliennes et panneaux solaires consomme aussi beaucoup de ces métaux, de sorte qu'elle ne se-

³⁶ G. Pitron, *La Guerre des métaux rares. La face cachée de la transition énergétique et numérique*. Éd. Les liens qui libèrent.

³⁷ Conclusion que G. Pitron ne tire pas, se bornant à un état des lieux, doublé d'un appel aux puissances occidentales à se liguier contre la Chine.

rait pas moins génératrice de graves pollutions que celle à base de gaz ou de pétrole. Et elle ferait même pire si on considère qu'il faudrait installer un énorme système de batteries pour stocker l'électricité qui n'est ainsi produite que par intermittence. Lesquelles consomment du lithium, métal aussi rare que cher et polluant, tant à extraire qu'à traiter. La batterie, c'est aussi, en matière d'écologie, le grand défaut de la voiture électrique. Car si on considère l'ensemble de son cycle de vie, de l'extraction des matières premières jusqu'au recyclage et déchets finaux, elle émet autant, voire plus, de CO₂ que celle à essence. Bien sûr, si on isole le seul usage de la voiture électrique de l'ensemble de ce cycle, et si, de surcroît, on ne tient pas compte du remplacement fréquent des batteries ni de l'électricité consommée (quand bien même proviendrait-elle d'éoliennes ou de panneaux solaires) alors, certes, la voiture électrique est moins polluante que celle à moteur thermique. Et comme les mines de métaux rares, très polluantes et dangereuses pour la santé des mineurs et riverains, de même que les opérations chimiques qui les isolent des roches où ils sont enfouis, de même encore que le recyclage et le stockage des déchets sont relégués dans les pays pauvres, à main-d'œuvre surexploitée, sans la moindre réglementations antipollution, il apparaît que la voiture électrique, chère, réservée aux villes des pays riches, est le moyen d'assainir celles-ci (dont les édiles vantent les qualités « vertes ») en confinant toutes ses tares

dans les pays pauvres. Voilà un exemple significatif des soi-disant vertus écologiques du capitalisme vert.

D'une façon générale, on peut dire des NTIC, avides d'électricité et de ressources naturelles, qu'il « *n'existe quasiment aucun bien manufacturé par l'homme dont l'impact soit aussi élevé que celui des équipements électroniques, tant en termes d'épuisement de ressources que d'impacts environnementaux. Il faut par exemple 32 kg de ressources naturelles pour fabriquer une puce électronique de 2 g, soit 16 000 fois son poids* ». ³⁸

Quant à l'espoir que la convergence des NTIC et des énergies (soi-disant) « vertes » permettrait de revigorer la croissance du capital, il est, bien heureusement, infondé et vain. Ce serait oublier pourquoi, comme nous l'avons rappelé ci-dessus, aucune nouvelle technologie ne peut aujourd'hui relancer durablement la valorisation du capital. Ce serait oublier les obstacles que rajouterait une telle orientation à cette valorisation. Notamment ceux-ci :

a) Le développement des NTIC, comme celui des véhicules électriques et autres technologies « vertes », est très gourmand en électricité, dont la production est loin d'être « verte ». Par exemple, des experts prévoient que « *d'ici*

³⁸ *Ibidem.*

2025, 60 % de la production électrique mondiale serait absorbée par les NTIC »³⁹. Quels moyens, quelles ressources pour cette énorme production supplémentaire ?

b) Car, évidemment, les ressources ne sont pas inépuisables. Certes le vent et le soleil le sont. Mais il leur faut des panneaux solaires et des éoliennes. Lesquelles « *engloutissent davantage de matières premières que les technologies antérieures* », et « *selon la Banque mondiale [...] cela vaut également pour le solaire et pour l'hydrogène* ».⁴⁰

c) D'ailleurs, d'une façon plus générale, les chiffres de consommation de l'ensemble des métaux semblent insoutenables à moyen terme tant la ressource s'épuise. Et plus elle s'épuise, plus on exploite des gisements difficiles d'accès, peu productifs, et plus l'extraction devient coûteuse, notamment en énergie. Par exemple, « *pour la même quantité d'énergie dépensée, les groupes miniers extraient aujourd'hui jusqu'à dix fois moins d'uranium qu'il y a trente ans et c'est vrai d'à peu près toutes les ressources minières* ».⁴¹

Mais que le MPC consomme aujourd'hui les ressources de la nature à un rythme beaucoup plus rapide qu'elles ne se renouvellent (ou pas)

³⁹ *Les Échos* 22.01.18.

⁴⁰ *Guerre des métaux rares, op. cit.*, p. 214.

⁴¹ *Ibidem*, p. 222.

est un fait bien établi. Ce qu'on peut conclure à propos de la convergence des technologies « vertes » et des NTIC, c'est que ce n'est certainement pas cela qui sortira le capital de sa sénilité, revigorera sa valorisation, pas plus que cela pourrait engendrer un « monde meilleur » comme le proclament les écolos-capitalistes, ou comme l'espèrent les plus naïfs d'entre eux.

CHAPITRE 3

DE MEILLEURES RELATIONS SOCIALES GRÂCE AUX NTIC ?

Un monde meilleur, plus démocratique, plus égalitaire, plus riche en emplois de qualité, c'est ce que promettaient les apologistes des NTIC.

On a déjà montré dans les chapitres précédents que les NTIC n'étaient développées et utilisées que comme moyens de produire davantage de pl, et, dans ce but, comme moyens d'augmenter l'intensité du travail (ainsi, mais avec peu de succès, que la productivité), ainsi que la coercition qu'exerce le capital, par l'intermédiaire de ses gérants, sur les travailleurs, et la concurrence entre ceux-ci, étendue au monde entier. Tout cela ne pouvant finalement qu'échouer à revigorer la valorisation du capital puisque, entre autres effets, cela conduit à une diminution de la quantité de travail employée à la production de pl, laquelle était déjà la cause profonde de la crise. Et cette tendance ne peut que se poursuivre, non seulement parce que ce type d'innovations technologiques se poursuit, et met du temps à se diffuser à l'ensemble des branches de l'économie (mondialisée), mais aussi parce que les pressions qu'exerce le capital pour diminuer les coûts salariaux, les

guerres qui se multiplient, les ravages écologiques, entraînent une paupérisation accrue qui fait obstacle à la transformation du surtravail en pl. On peut noter d'ailleurs, à titre anecdotique, que la plupart des experts officiels prévoient eux-mêmes que l'automatisation des tâches – qui selon eux pourrait se poursuivre indéfiniment sans faire écrouler le MPC – induira une constante diminution des emplois. Ils divergent seulement sur son ampleur : « *Les plus optimistes évoquent 15 à 20 % des emplois touchés, les plus sombres un emploi sur deux, voire plus.* »⁴² On pourra donc lire encore souvent dans les journaux des informations telles que celle-ci : « *Dans les années 70 l'usine Peugeot de Sochaux employait 35 000 CDI pour produire 500 000 voitures/an. Aujourd'hui 11 000 salariés, dont 2 500 intérimaires, suffisent à produire le même nombre avec des coûts de production abaissés de 30 %.* »⁴³ Car on peut noter qu'en matière de paupérisation, les masses des pays développés sont aussi concernées. C'est le cas même en Allemagne, pourtant partout présentée par les thuriféraires du capital comme un modèle de prospérité capitaliste et l'exemple à suivre. Or, en réalité, reconnaît finalement l'un de ceux-ci « *le miracle économique allemand est un cauchemar social : entre 2004 et 2015, le*

⁴² B. Teboul, Robotariat, *Critique de l'automatisation de la société*, éd. Kawa, 2017, interview dans *Libération* du 24.01.18.

⁴³ *Le Parisien*, 04.01.18.

nombre de travailleurs vivant en dessous du seuil de pauvreté [de misère devrait-on dire, nda] en Allemagne a plus que doublé, passant de 1,9 million à 4,1 millions de personnes ». ⁴⁴

Mais l'évolution des rapports de production permise par les NTIC ne concerne pas que la quantité de travail, mais aussi sa qualité. On a vu en effet qu'elles étaient utilisées par les capitalistes afin d'accentuer, outre l'intensité du travail, sa flexibilité (de sorte que le travailleur soit entièrement à leur libre disposition, mobilisé et utilisé à leur guise, juste le temps voulu). « Mieux » encore pour le capital, les NTIC ont permis de transformer nombre de prolétaires en quasi automates, qui ne doivent penser à rien, dont tous les gestes, simplifiés à l'extrême, sont programmés, dictés, mesurés, contrôlés à chaque instant par ces moyens technologiques.

K. Marx avait déjà longuement décrit comment, dans le mouvement historique du MPC, l'ouvrier devenait un simple prolongement de la machine, simple appendice, dépossédé de tout, ou presque tout, des anciens savoir-faire. Avec les NTIC, ce mouvement est généralisé à quasiment toutes les branches d'activité, et poussé jusqu'au point ultime où la frontière entre le prolétaire quasiment robotisé et le robot (que certains prophètes imaginent humanisé, intelligent et ap-

⁴⁴ *Les Échos* 10.01.18.

prenant) s'estompe presque jusqu'à disparaître. Mais la disparition du travail prolétaire est aussi celle du capital : elle ne saurait donc advenir sous son règne. Et il reste au prolétaire robotisé, ou carrément exclu, la possibilité de refuser d'être ainsi réduit à rien, et de choisir, par la révolte et le combat révolutionnaire, de conquérir les moyens de développer, cultiver et exercer toutes ses qualités humaines.

Un autre effet du déploiement des NTIC dans tous les secteurs d'activité est qu'ils génèrent une recomposition des divisions sociales du travail, qu'on peut résumer à deux aspects essentiels :

1°) Un accroissement de l'écart entre « les puissances intellectuelles de la production » (capitalistes actifs) et les puissances financières (capitalistes passifs), d'un côté, et la masse des exécutants (et chômeurs) de l'autre. Ce mouvement n'a rien de nouveau, sinon son ampleur. Ce qui l'est plus, c'est l'étiollement des « couches moyennes » dans les pays développés où leurs membres étaient nombreux (emplois administratifs et financiers publics et privés, commerçants, cadres moyens, techniciens, « petits chefs, etc.). Beaucoup de ces emplois moyennement qualifiés ont aussi été supprimés par les NTIC, ou, pour ceux subsistants, en partie eux aussi délocalisés dans les pays à bas coûts salariaux. Ainsi on observe une forte croissance « *de la bipolarité*

sation du marché du travail au sein de l'OCDE. Globalement les emplois intermédiaires [...] disparaissent et sont remplacés partiellement par des emplois très qualifiés à revenus élevés [...] et beaucoup par des emplois peu qualifiés à revenus faibles dans les services domestiques »⁴⁵, et, bien sûr, par le chômage, la précarité, etc. La composition de classe de ces sociétés ressemble de plus en plus à un sablier : une grosse tête (très peu de monde, mais très riches), une grosse base (beaucoup de monde, pauvres et très pauvres) et un milieu amaigri. Or, ces couches sociales du milieu étaient et sont le principal soutien politique de la haute bourgeoisie au pouvoir. Leur étiolement, doublé de l'espoir aujourd'hui éteint de pouvoir prendre « l'ascenseur social » est un coup dur pour la démocratie bourgeoise. Beaucoup de jeunes issus de ces couches et ayant atteint un certain niveau d'études supérieures ne trouvent pas, et trouveront de moins en moins, les emplois qualifiés auxquels ils croyaient pouvoir prétendre. C'est, et ce sera pour eux une grande déception et un grand motif de révolte.

Il faut aussi noter que cette configuration « en sablier » a aussi été accentuée dans les pays développés du fait d'une concurrence fiscale entre pays attisée par la mobilité accrue des capitaux induite par les NTIC, qui, sur ce plan-là aussi, ont stimulé la mondialisation. Chacun des

⁴⁵ P. Artus, *Les Échos*, 27.12.17.

États (et pas seulement les « paradis fiscaux » exotiques) cherche à attirer les capitaux, et aussi les emplois les plus qualifiés. Pour y réussir, ils sont amenés à consentir d'importants « cadeaux fiscaux » à tout ce qui est mobile et donc délocalisable : ces emplois et les capitaux. En compensation, pour boucler leurs budgets, ils augmentent les impôts et taxes sur ce qui n'est pas, ou difficilement, délocalisable : le logement, les biens de consommation, les retraites, les activités liées au territoire, etc., et ils abaissent les dépenses publiques telles que santé, écoles, aides sociales, etc. Autrement dit, l'écart de richesse entre les masses des couches sociales pauvres et le petit nombre des riches ainsi sous-imposés (leurs revenus comme leurs patrimoines) croît de ce fait (tout cela, concurrence fiscale, salariale, environnementale n'étant que des manifestations de l'inéluctable concurrence entre capitaux pour leur valorisation).

2°) Un élargissement à l'échelle planétaire de cet écart entre les fonctions propriétaires qui définissent les capitalistes (fonctions scientifiques⁴⁶, financières, juridiques, appuyées par les fonctions policières et militaires) et les fonctions subordonnées et prolétaires. Comme on l'a vu, la connectivité immédiate et généralisée que

⁴⁶ « Les 500 plus grandes multinationales représentent 80 % de la recherche industrielle mondiale. », *Techno-critiques*, F. Jarrige, éd. La Découverte (2014), p. 312.

permettent les NTIC a été un moyen (en même temps que la très forte baisse des coûts de transports maritimes) d'étirer, en les mondialisant, les chaînes de production, c'est-à-dire de valorisation des capitaux. De sorte que la pl produite tout au long de ces chaînes remonte à la tête des multinationales, dans les pays où sont situées ces fonctions propriétaires (et dans les paradis fiscaux qui sont les arrière-cours de ces métropoles impérialistes). La concentration des capitaux et des fonctions propriétaires s'y accroît donc sans cesse, générant des positions oligopolistiques

Les NTIC elles-mêmes tendent, en quelque sorte comme naturellement, au monopole en raison du phénomène appelé « le gagnant prend tout ». Il s'agit du fait que si, dans cette branche, l'investissement de départ est lourd, ses produits sont peu coûteux à diffuser et reproduire, ce qui permet aux premiers occupants de saturer facilement le marché. Cette double caractéristique empêche l'arrivée ultérieure d'un concurrent (sauf s'il apporte des innovations significatives, mais il sera alors en général racheté par le gros déjà en place). Cela d'autant plus quand le premier installé bénéficie d'un « effet de réseau », c'est-à-dire quand l'utilité (la valeur d'usage) du service qu'il fournit s'accroît avec le nombre d'utilisateurs (par exemple tout le monde a intérêt à utiliser le même logiciel de traitement de texte, le même « réseau social », le même site d'échanges, etc.). Toutes ces rai-

sons concourent aux situations quasi monopolistiques acquises (sauf, notamment, en Chine qui a su s'en protéger) par les emblématiques GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft). Mais il en est bien d'autres dans des secteurs moins grand public. Riches par centaines de milliards de dollars de trésorerie, ces entreprises peuvent aisément acheter par milliers les meilleurs spécialistes mondiaux et les « jeunes pousses » innovantes les plus prometteuses. Elles constituent des puissances redoutables qui contribuent, avec d'autres forces (des États notamment), au développement de cette sorte de totalitarisme qui est une des caractéristiques du capitalisme contemporain.

CHAPITRE 4

LES NTIC, UN MONDE PLUS ASSERVI

Il ne faut jamais oublier cette vérité énoncée par Marx que, dans le MPC « *le procès de travail lui-même n'est toutefois que le moyen du procès de valorisation* ». Le capitaliste n'investit dans le développement du progrès scientifique et technique que si cela lui permet d'augmenter la pl, c'est-à-dire d'augmenter la part du surtravail par rapport à celle du travail nécessaire.

Un des « crimes contre l'humanité » que commettent en la matière les hauts fonctionnaires du capital est que là où de tels progrès permettraient aujourd'hui d'abaisser à quantité négligeable – au regard du temps éveillé disponible – la quantité de travail humain dépensée dans la production, ils y mettent des obstacles. C'est que le capital n'est pas intéressé à abaisser cette quantité de travail, c'est-à-dire $C_v + pl$, mais seulement à diminuer le travail nécessaire (C_v) pour augmenter le surtravail (pl). D'autre part il multiplie les quantités de travail, hors de la production, dans toutes sortes d'activités bureaucratiques, policières, financières, publicitaires, juridiques, etc., dont une vraie communauté humaine n'aurait pas besoin. Cela parce

qu'il engendre toutes sortes de comportements délictueux ou rebelles, de destructions, de maladies, de conflits, qui n'existeraient pas dans une telle communauté, et qu'il lui faut bien contenir dans certaines limites.

C'est parce qu'ils sont déterminés par les exigences de la valorisation (du profit à tout prix) que les progrès techniques ont été orientés, façonnés de sorte à contraindre le prolétaire à consacrer toujours plus de son temps de travail au surtravail, faisant de plus de ce travail une douleur, un enfer, une activité vide de tout intérêt. Cela jusqu'à « être rendu lui-même superflu par la suppression de sa fonction parcellaire »⁴⁷, et être réduit au chômage et à la rue. D'où cette remarque, humour noir ou cynisme, que, dans cette société, pour le travailleur « il y a pire que d'être exploité, c'est de ne pas l'être ». Pour la même raison, ces « progrès » ont été développés sans le moindre souci de la nature et de l'ensemble des conditions de vie sur la planète. Ce qui amenait Marx à conclure, déjà à son époque, que le développement des techniques dans le MPC « aboutit aux hécatombes périodiques de la classe ouvrière, à la dilapidation la plus effrénée des forces de travail et aux ravages de l'anarchie sociale qui fait de chaque progrès économique une calamité publique ».⁴⁸

⁴⁷ K. I, 2, p. 165.

⁴⁸ *Ibidem*.

Autre chose. Ce qui a été dit précédemment à propos de la contribution des NTIC à imposer et contrôler le travail de façon bien plus stricte, précise, efficace que le petit chef et son chronomètre ne fait aussi que confirmer cette remarque de A. Ure reprise par Marx : « *lorsque le capital enrôle la science, la main rebelle du travailleur apprend toujours à être docile* »⁴⁹. Tout progrès technologique, toute application de la science à l'industrie signifie aussi toujours dans le MPC accroissement du despotisme, de la surveillance, de la dépossession sur le prolétaire (et même au-delà sur d'autres couches de travailleurs).

Ce qu'il faut ajouter à ce sujet, c'est que les NTIC favorisent l'extension rapide de cette tendance à la surveillance et au despotisme à l'ensemble des activités et des moments de la vie quotidienne des individus. « *Nous assistons à une mutation historique décisive car, désormais, l'infrastructure technologique permet une "surveillance globale" : interconnexion généralisée, bases de données, géolocalisation, vidéosurveillance "intelligente" associée à des logiciels d'analyse comportementale, biométrie, puces et nanopuces ..* »⁵⁰, tous les instruments d'une surveillance étroite de tous et de tous les instants sont en place, ou en passe de l'être. Les NTIC sont des instruments d'une redoutable efficacité de l'aggravation formidable

⁴⁹ K. Marx, éd. Pléiade, tome 1, p. 1293.

⁵⁰ *Techno-critiques, op. cit.*, p. 304.

de cette tendance au totalitarisme – nettement à l’œuvre depuis les années 30 – qu’induit la concentration du capital et que la crise stimule parce qu’elle accentue les antagonismes et les conflits de toutes natures, poussant les États, sous prétexte de sécurité des citoyens, d’ordre, de défense des intérêts nationaux, etc., à démanteler le peu qui reste encore des droits démocratiques, à renforcer, notamment à l’aide des NTIC, leurs fonctions répressives, militaires et de contrôle des idéologies et des comportements.

Toute une littérature existe⁵¹ qui alerte vigoureusement sur cette capacité des NTIC à permettre à leurs maîtres de pénétrer, contrôler, manipuler les vies privées (et bien sûr les organisations « subversives »), ainsi qu’à décerveler les individus. Ceci selon ces maîtres et leurs propagandistes pour leur « rendre service » en se chargeant de faire à leur place toutes sortes de choses, de répondre à leurs questions, de les guider dans leurs choix. Un enseignant à l’IEP de Paris⁵² (une de ces écoles où sont les larves qui, une fois qu’elles y auront été élevées, formeront les futurs bataillons des fonctionnaires du capital) se pâme ainsi d’admiration à propos d’Amazon : « *une entreprise matrice du monde nouveau [...] elle ob-*

⁵¹ Notamment de nombreux livres aux éditions L’Echapée, Montreuil.

⁵² Nicolas Colin, cité dans le *Journal du dimanche*, 04.03.2018.

serve en temps réel nos impulsions et hésitations et nous aide à prendre de meilleures décisions grâce à ses puissants algorithmes de recommandations ». Meilleures pour Amazon surtout comme, tout à son dévouement à la cause de la valorisation du capital, le reconnaît-il lui-même : Amazon « *utilise les technologies numériques pour ce qu'elles font de mieux : collecter des données sur ses clients pour [...] les inviter dans sa chaîne de valeurs pour qu'ils l'aident à grandir et rester compétitif.* »⁵³ Remarquable aveu de ce que ces nouvelles technologies sont déterminées et utilisées afin d'intégrer encore davantage les individus au procès de valorisation du capital. Grâce à elles, tout ce qu'ils font, à tout moment, obéit à ce mouvement inexorable, « automatique », car cette obéissance est bien, quoi que masquée sous le terme « recommandations », ce que veut dire « prendre les meilleures décisions », comme le reconnaît cet enseignant. C'est le mouvement du « capital automate » comme valeur se valorisant en permanence qui s'insinue jusque dans tous les recoins de la vie quotidienne sous le contrôle et la surveillance pointilleuse des capitalistes. On ne pourrait mieux définir le totalitarisme. Et aussi « admirer » la capacité du capital à enrôler nombre de ses victimes à cette œuvre en

⁵³ Et aident Jeff Bezos, patron d'Amazon, à être la personne la plus riche du monde, avec environ 100 milliards d'euros (classement Forbes début 2018), *Journal du dimanche*, 04.03.2018.

y étant non seulement consentantes, mais aussi activement participantes.

Il est bien connu qu'en usant sans cesse des connexions numérisées, les usagers livrent eux-mêmes aux maîtres de ces réseaux tout sur leurs goûts, leurs centres d'intérêt, leurs activités, leurs agendas, leurs déplacements, leurs liens sociaux, leurs idées, leur santé, etc. Le « big data », c'est-à-dire le collectage, le croisement, le traitement et l'analyse de cette masse d'informations est le secteur le plus dynamique des nouvelles technologies. Il fournit aux maîtres – et bien sûr à la police « en cas de besoin » – une connaissance des individus dont la précision est proportionnelle à l'usage qu'ils font des innombrables services que leur proposent les Google (et plus largement toutes les filiales d'Alphabet Inc., sa maison mère), Facebook et autres⁵⁴. L'ancien président de Google, Éric Schmidt, disait dans un discours en 2010 : « *nous savons où vous êtes, nous savons où vous étiez, nous savons plus ou moins ce que vous pensez* », et son fondateur, Larry Page, prédisait en 2004 : « *Google sera inclus dans le cerveau des gens. Ils auront un implant, et quand ils penseront à quelque chose, Google leur donnera*

⁵⁴ Le récent scandale Facebook, ayant livré à une obscure officine, Cambridge Analytica, les données de plus de 80 millions de personnes en vue de manipulations politiques en est un exemple parmi bien d'autres.

la réponse. »⁵⁵ Bref, avec ces « outils », eux et les polices en savent assez pour perfectionner, raffiner formidablement toutes les manipulations publicitaires, idéologiques et politiques, ainsi que pour ficher, connaître et suivre à la trace tous ceux qu'ils veulent surveiller, punir et combattre.

Ainsi l'environnement technologique contribue à structurer les rapports sociaux et les individus qui en sont les produits. Sur ce plan les NTIC ne produisent pas un phénomène nouveau dans l'histoire du capitalisme, même s'il l'est par son ampleur et son efficacité. Nous l'avons déjà rappelé, la science appliquée à la production (la technologie) n'est, dans le MPC, développée que comme moyen de la valorisation du capital, ce qui veut dire aussi que comme moyen de la dépossession, de la soumission, de l'aliénation des masses, prolétaires notamment.

Évidemment, ce n'est pas que les services et les produits issus des NTIC soient sans utilité. S'ils n'avaient aucune valeur d'usage, personne ne les achèterait, ni alors ne les produirait. Mais cette utilité est avant tout un facteur de la valorisation du capital, n'existe que comme tel. Les rapports sociaux (ici le capital en tant qu'il est

⁵⁵ Cités dans *Alternative économique* n° 377, mars 2018. Rien que le moteur de recherche de Google reçoit plus de 3 milliards de requêtes par jour.

rapport de propriété, rapport de production) produisant les individus d'une époque donnée produisent en particulier leurs besoins. « *La production ne produit pas seulement un objet pour le sujet, mais aussi un sujet pour l'objet* »⁵⁶. Dans le MPC la production n'a pas d'autre fin qu'elle-même, que de produire de quoi continuer à produire plus encore, et peu importe quoi pourvu qu'il y ait profit et que se poursuive l'accumulation de moyens de produire. Ce qui implique évidemment la consommation correspondante, et qu'elle soit considérée comme le comble du bonheur. Les moyens publicitaires et autres pour y pousser sont très puissants et perfectionnés. C'est donc un mode de production qui engendre toutes sortes de besoins qui lui sont spécifiques, qui sont, pour beaucoup, autant de gaspillages, de vanités, de stupidités, et ils ne seront pas ceux d'une société communiste. « *La production produit la consommation en créant le mode*⁵⁷ *déterminé de la consommation, et ensuite en faisant naître l'appétit de la consommation sous forme de besoin.* »⁵⁸ Et évidemment, le besoin stimule la production, oriente l'évolution de l'offre,

⁵⁶ K. Marx, *Introduction à la critique de l'économie politique*, dans *Contribution à la critique de l'économie politique*, E.S., p. 157.

⁵⁷ Ce mode, ce n'est pas seulement les objets, mais la façon dont on se les procure, celle dont on en use, celle dont ils sont répartis. Le mode de production est en même temps mode de consommation, ils forment un tout.

⁵⁸ *Ibidem*, p. 158.

provoque des comportements. Avec les NTIC, tout devient plus simple pour les maîtres de la production : ils peuvent te proposer de faire tout pour toi, de te fournir tout ce dont tu as besoin, parce qu'ils savent tout sur toi (et plus tu les utilises, plus ils savent).

Il convient cependant de rappeler quelques-uns des mythes qui, complaisamment et abondamment répandus par les apologistes du capital, et des NTIC en particulier, stimulent leur usage. Par exemple :

Mythe d'une amélioration qualitative du travail humain qui serait libéré des tâches pénibles, répétitives. On a vu qu'il ne s'agissait que d'une dégradation des individus en robots mécaniques que le capital souhaiterait parfaitement lobotomiser.

Mythe d'une organisation souple des rapports de production qui, au lieu d'être soumis à une lourde et bureaucratique hiérarchie pyramidale, serait celle de travailleurs indépendants, auto-producteurs s'insérant librement dans des réseaux horizontaux, selon ce qu'ils veulent faire, et quand ils veulent le faire. On a vu que libre voulait dire soumis aux maîtres des chaînes de valorisation et des plateformes type Uber, que souple voulait dire flexible, disponible, ajustable selon les besoins de ces maîtres, que indépendant voulait dire être hors de tout collectif, seul face

aux maîtres, et dans le souci permanent, l'angoisse de trouver la prochaine et toujours précaire « mission », l'épuisement de devoir les accumuler pour survivre.

Mythe des réseaux sociaux permettant de développer une vie sociale plus intense et démocratique (« participative », « citoyenne » pour reprendre les termes de la propagande). Mais ce n'est pas une technologie qui peut créer de riches liens sociaux entre individus aliénés, dépossédés des conditions d'une vie riche, d'activités et de besoins riches. Ce n'est pas Facebook, ou autres sites d'échanges numérisés qui peuvent créer des « amis » ni des « likes » créer une communauté. Or, le terme « réseaux sociaux » ne désigne qu'un appareillage technique, et ils sont bien souvent manipulés par des officines et puissances occultes s'employant à « faire le buzz ». D'une façon plus générale, cet appareillage ne crée pas de liens sociaux forts. Ce sont bien plus des liens de bavardages que ceux, solides, profonds, que peuvent créer une activité commune, un engagement militant (et d'ailleurs mieux vaudrait alors que celui-ci ne se signale pas à la police en s'étalant sur Internet). Plus un lieu de discours prudhommesques que réfléchis. L'addiction à l'écran semble connecter directement les individus, en permanence et instantanément, aux autres et au monde. Mais seule l'action commune avec d'autres rend possible une véritable rencontre, riche si l'action, dans son exécution

comme dans son but, l'est. Seule une telle rencontre, et non par écran interposé, permet de se développer comme homme, chacun avec tous, en liaison avec l'action commune. C'est autre chose que d'échanger, dans l'immédiateté de l'instant, des idées courtes⁵⁹. C'est construire, d'un long et patient effort, un projet, des moyens, une force pour atteindre des buts élevés, ce qui soit une transformation réciproque des « circonstances » et des hommes.

Mais, objectera-t-on, tous ces nouveaux moyens de communication ne peuvent-ils pas contribuer à une activité révolutionnaire. Certes, et, par exemple, l'imprimerie l'a déjà fait en permettant la diffusion de livres, journaux, etc. Mais, contrairement au Web où chacun peut avoir son « blog » personnel, produire et diffuser un journal ou des brochures, livres, etc., elle nécessite déjà certaines formes d'organisation collective. Surtout, dans un cas comme dans l'autre, ce qui importe c'est le contenu, l'activité et le but qu'il promet et sert. Il pouvait et il peut encore y avoir des imprimeries indépendantes, clandestines s'il le faut, des diffusions de journaux ou

⁵⁹ On a pu faire le même genre d'observation à propos d'événements comme « Nuit Debout », c'est-à-dire une collection d'individus côte à côte, mais néanmoins séparés, une succession d'interventions, courtes au point d'être totalement superficielles, un brouhaha d'où ne peut sortir aucune décision d'action commune pour un but commun.

tracts, sous le manteau s'il le faut, il ne peut pas y avoir de littérature ou de propagande clandestine via les réseaux numérisés. Même le cryptage, les réseaux type « Dark Web » ou « Deep Web » ne peuvent éviter que les contenus qui circulent via Internet soient par là même accessibles à la police. Au contraire, ils sont une aubaine pour toutes les polices. Tout usage d'Internet, smartphone, etc., permet de vous suivre à la trace, tout ce qui est connecté fournit des informations à Big Brother.

Finalement, dans le domaine de la lutte révolutionnaire, ce qu'on peut faire de mieux avec les NTIC, c'est pirater (vive les lanceurs d'alerte !), virusser, « hacker », bloquer. Ils sont en effet un énorme défaut dans la cuirasse d'un système capitaliste de plus en plus dépendant de ces technologies⁶⁰. Ce monde dépend de plus en plus d'elles pour faire fonctionner ses entreprises, ses administrations, ses armées, et aussi tous ses moyens de propagande. Perturber ou bloquer le fonctionnement des réseaux numérisés serait perturber ou bloquer immédiatement tout ce système global. Ce serait créer une grande panique et un grand chaos dans le camp de l'ennemi.

⁶⁰ En 2017, la lutte contre la cybercriminalité a coûté 600 milliards de dollars (487 milliards d'euros), contre 445 milliards de dollars (360 milliards d'euros) en 2014, selon une étude de McAfee.

CHAPITRE 5

CRITIQUE DE LA TECHNOLOGIE OU CRITIQUE DU MODE DE PRODUCTION

On l'a dit : pour la première fois dans l'histoire du capitalisme, une avancée technologique majeure n'a pas permis une relance significative des gains de productivité et de la croissance du capital. Cela parce que la diminution de la quantité de travail productif de plus que le capital peut employer est devenue trop faible, du fait de forces mécaniques devenues omniprésentes, extrêmement automatisées et puissantes. Situation qui, si elle est létale pour le capital, est aussi très favorable à la construction d'une nouvelle société, communiste donc⁶¹.

Ce formidable potentiel de temps libre, de temps pour abolir la condition de prolétaire et les classes, a évidemment pour fondement matériel les non moins formidables augmentations de la productivité obtenues dans la période capitaliste des XIX^e et XX^e siècles. Pour avoir montré cet aspect historiquement utile, positif du capitalisme, Marx a souvent été stigmatisé de « productiviste ».

⁶¹ Sur cette question, voir T.T. 2013n.

Ce reproche montre la profonde méconnaissance de ses analyses qu'ont ceux qui le formulent. Non seulement Marx a parlé du développement des technologies dans le capitalisme comme d'une « calamité publique » (cf. note 47), a affirmé que le « progrès humain » y ressemble « à cette hideuse idole païenne qui ne voulait boire le nectar que dans le crâne de ses victimes »⁶², mais, surtout, il a montré pourquoi le capital ne pouvait être que « production pour la production », production de quoi produire encore plus, en un mouvement sans fin (sinon celle du capital). Mouvement inhérent à la nature même du capital⁶³, qui n'a pour but que son accroissement (ou valorisation, accumulation). Le but de la production n'est que les moyens d'une nouvelle production, élargie. La valeur d'usage de ce qu'il produit ne l'intéresse aucunement, sinon que cette marchandise puisse s'échanger contre plus d'argent qu'elle n'en a coûté à produire afin de pouvoir acheter plus de moyens de produire. Pas plus ne l'intéressent les catastrophes qu'engendre inéluctablement cette frénésie, sauf, parfois, à ce qu'elles lui constituent des obstacles vraiment gênants. C'est pourquoi le capital devant toujours trouver les moyens de produire plus tout en diminuant la fraction du produit qui revient aux producteurs, développe

⁶² K. Marx, *New York Herald Tribune*, 8 août 1853, O. Choisis, t. 1, p. 519, éd. du Progrès.

⁶³ Voir T.T. 2017.

sans cesse les innovations technologiques. C'est un caractère spécifique du MPC, que les modes de production précédents ne connaissaient pas⁶⁴.

Marx a montré que ce mouvement de la « production pour la production » (ou productivisme) est inhérent au MPC, et s'impose aveuglément aux gérants du capital, et même à tous les individus de la société capitaliste, comme « *un mouvement qui les mène bien loin qu'ils puissent le diriger* »⁶⁵. C'est bien cette situation qui indignait Marx.

Si on ne comprend pas que le « productivisme » est absolument inhérent au MPC, que sa racine est donc dans les rapports de propriété, dans les divisions du travail spécifiques qui définissent ce mode de production, on ne pourra évidemment pas le combattre efficacement, l'éradiquer. On en dénoncera seulement les effets catastrophiques. Et c'est ce à quoi se sont consacrés en particulier de nombreux intellectuels, par exemple H. Marcuse, J. Ellul, H. Jonas parmi les plus connus.

⁶⁴ Ce que Marx affirme dès le Manifeste du Parti communiste (1848), avant même d'en avoir analysé la cause dans *Le Capital* (et le capital).

⁶⁵ K., I, 1, p. 87. Les hommes ne peuvent pas mettre le capital « au service de l'humain d'abord » comme le prétendent les politiciens bourgeois, c'est, à l'inverse, les hommes qui sont à son service. A. Smith le disait déjà au moyen de sa métaphore de « la main invisible ».

Ils ont développé l'idée (reprise par le courant politique qui prône la « décroissance ») qu'à force de progrès techniques, les hommes du capitalisme avaient joué les apprentis sorciers : les technologies, machineries de plus en plus automatisées, étaient devenues des monstres dominant et écrasant les individus, dont beaucoup rendus quasi inactifs, les dépossédant de leurs savoir-faire, de leurs qualités, en même temps que la plupart étaient stupidement englués dans la « société de consommation » qui est le pendant nécessaire du « productivisme », les deux cumulant les facteurs d'aliénation et de soumission consentie au « système technologique ». Ainsi pour H. Jonas, par exemple, « *les dimensions excessives de la civilisation scientifique-technique industrielle* » sont la cause de la situation « *apocalyptique* » dans laquelle nous sommes⁶⁶.

Ce mouvement s'élargirait aujourd'hui à cause des NTIC. Elles éviteraient aux individus d'avoir à développer par eux-mêmes leurs compétences en se confrontant à des obstacles à surmonter, des problèmes à résoudre (par exemple la calculette éviterait aux élèves d'avoir à apprendre à compter, etc.), de sorte que s'étioleraient leurs fonctions et capacités cognitives⁶⁷.

⁶⁶ Hans Jonas, *Le Principe de responsabilité* (1979), Flammarion 1990.

⁶⁷ Thèses développées notamment par Éric Sadin et Nicolas Carr, publiées aux éditions L'échappée.

Leur dépendance à tous les produits et services rendus par les NTIC, par le seul effort de quelques clics ou pressions de doigt sur un écran, les rendrait complètement accros au poison qui les décervelle, simples machines dans le système des machines. « L'intelligence artificielle » qui, selon ses prophètes, nous dira en toutes circonstances les meilleures choses à faire, comment les faire, ou les fera pour nous mieux que nous, fera que les hommes, n'ayant plus aucun problème à résoudre, aucun effort à faire, ne cultiveront plus aucun talent !

À ces méfaits, présents ou à venir, du « productivisme », il faut évidemment ajouter tous les dégâts écologiques bien connus, et qui vont s'amplifiant au point que sont en passe d'être atteintes les limites physiques de la biosphère et que le mouvement de sa dégradation pourrait atteindre sous peu un point de non-retour.

Ce sombre tableau n'est pas sans contenir de nombreuses vérités. Cependant il omet au moins deux autres vérités plus fondamentales.

La première est que le capital ne peut pas aller jusqu'à remplacer totalement le travail humain par des robots, car il n'existe que dans l'extorsion de surtravail et sa conversion en plus-value. Et c'est justement le tarissement de la quantité de travail humain productif de pl qu'il emploie qui entrave dès aujourd'hui sa croissance et tend

même à la bloquer, voire à devenir décroissance avec le prolongement de la crise et des destructions qu'elle entraîne (notamment dans des guerres sans cesse renouvelées).

La deuxième est que, s'il est indéniable que les innovations technologiques telles que développées par le capitalisme consistent toujours à déposséder, soumettre et écraser les prolétaires, à nier les capacités d'initiative et de créativité de la majorité des individus, à ravager toujours davantage la nature en même temps qu'à confiner les hommes hors d'elle, dans d'atroces mégapoles de béton et de tôles, cela n'est pas pour autant une fatalité de la technique et de la science en général. Car enfin, par exemple, développer sans cesse la productivité grâce aux machines n'est pas nécessairement augmenter sans cesse la production ni produire n'importe quoi, n'importe comment. Ce peut être, ou plutôt ce pourrait être fait dans un autre but que d'accroître sans cesse le surtravail et la pl.

Cet autre but serait de libérer les hommes du travail contraint, répulsif, pénible, de diminuer ce temps de travail-là au maximum, en diminuant, grâce aux gains de productivité, tant le temps de travail nécessaire que le surtravail. Par ce moyen pourrait être atteint le but supérieur et fondamental de la maîtrise par tous les hommes des conditions de leurs vies. Seule une telle maîtrise – et non les objurgations de quelques idéo-

logues d'avoir à « bien se comporter », pas plus que les obligations légales et policières d'avoir à le faire – pourra permettre qu'ils décident quoi produire, comment, en quelles quantités, pour qui. Car le temps libre (libéré du travail contraint) peut et doit être, dans un processus révolutionnaire, du temps pour que chacun puisse développer des compétences et des activités supérieures, du temps pour s'appropriier les sciences et les techniques, et pouvoir alors décider d'une autre orientation de leur développement, au service d'autres besoins que ceux induits par l'existence du capital. Ce sera parce qu'ils seront d'autres hommes, avec d'autres besoins, une autre conscience, qu'ils agiront autrement.

Un processus révolutionnaire puisque cette appropriation des sciences, techniques et autres compétences nécessaires à l'exercice d'un réel pouvoir des individus sur leurs conditions d'existence exige du temps. Et des luttes, car évidemment les puissances intellectuelles possesseurs de ces compétences, qui sont du côté du capital, des « capitalistes actifs »⁶⁸, s'y opposeront (sauf exceptions). Au bout de ce processus seront donc abolis les rapports de propriété, qui sont aussi les rapports de production et de consommation, des formes historiques de divisions sociales du travail, bref tout ce qui définit ce qu'on appelle « le capital ».

⁶⁸ Cf. T.T. 2006.

On peut brièvement rappeler que cette division sociale du travail capitaliste est l'aboutissement d'une longue histoire qui a débuté dès que la production a été suffisante pour dégager des surplus non consommés par les producteurs, et que puissent donc exister des individus dégagés des travaux indispensables à la vie, et pouvant de ce fait se consacrer à d'autres fonctions (religieuses, politiques, militaires, intellectuelles, etc.). L'amélioration des outils et des techniques a été une condition nécessaire pour qu'un plus grand nombre d'individus puissent consacrer leur temps à s'instruire et à développer les sciences et les technologies (qui, en retour, permettaient de nouvelles améliorations de ces moyens de production). Toutefois ce ne pouvait être qu'un nombre limité par la grandeur de ces surplus. Mais ces individus, s'appropriant ainsi des pouvoirs particuliers, se constituaient en castes et classes dominantes. Et quand la bourgeoisie a pris le pouvoir politique, parce qu'elle détenait déjà le pouvoir sur la production, le capitalisme a pris son essor, la « production pour la production » et le machinisme se sont développés en même temps que la science et les technologies étaient intégrées au capital par le biais des puissances intellectuelles qui, les possédant, étaient aussi possesseurs des moyens de production, faisant ainsi fonction de « capitalistes actifs » dans le procès de production. Au cours du développement historique du capitalisme, les sciences et les techniques ont connu de très puissants et fulgurants

progrès, pour les raisons que l'on a dites (gains de productivité nécessaires à la valorisation du capital, inhérents à son existence). En même temps, l'écart entre ces « capitalistes actifs » et la masse des prolétaires ainsi que la division sociale du travail et de la propriété entre « les puissances intellectuelles de la production » et les exécutants ne cessaient de grandir.

Cet accroissement de la division sociale du travail entre « puissances intellectuelles » et « exécutants », caractéristique spécifique du MPC, s'il a été, et est encore, mouvement d'appropriation par une classe des conditions de la production dont l'autre classe est dépossédée, a aussi été, dans un premier temps, une étape nécessaire à l'essor des progrès scientifiques et techniques dans la mesure où les forces productives n'étaient pas assez développées pour que tout un chacun puisse être libéré des travaux nécessaires à la vie et se consacrer à des tâches intellectuelles. Il en est tout autrement dans le capitalisme contemporain. En effet ces progrès ont été tels qu'ils aboutissent à la fois à ce que le capitalisme ne puisse plus les poursuivre et à ce qu'il ait créé la condition matérielle n° 1 de l'abolition de cette division (et donc du capitalisme, des classes, etc.) : un formidable potentiel de temps libre.

Ce potentiel ne doit pas être nié au prétexte des ravages causés par le « productivisme »

propre au MPC et à la façon inhumaine dont il a utilisé les technologies. C'est en s'appuyant sur ce potentiel de temps libre, et donc sur la productivité permise par ces technologies, que les prolétaires pourront s'en emparer, éliminer les nocives, et, surtout les transformer de sorte à orienter tout autrement les progrès scientifiques et techniques.

Déjà des forces variées et de plus en plus nombreuses contestent bien des choix technologiques du MPC. Cependant, et contrairement à la thèse qui sous-tend souvent ces contestations, il ne s'agit pas d'opposer la décroissance à la croissance du capital.

Il est certain que non seulement le capital sénile est inéluctablement en peine de croissance, voire en panne, mais aussi que tous les efforts qu'il déploie pour croître à nouveau ne font qu'aggraver les calamités et les catastrophes. On le voit bien tous les jours, et, par exemple, dans ce fait que les « réformes » qu'engagent les différents gouvernements ne sont plus que des régressions dans tous les domaines. Quant à prétendre à une croissance du capital au service de « l'humain d'abord », ou par la vertu d'un capitalisme vert, ou par un retour aux nationalismes exacerbés, ce ne sont que de grotesques et dangereux boniments⁶⁹.

⁶⁹ Cf. T.T. 2011.

Mais prôner la décroissance n'est pas non plus une alternative plausible. Tout d'abord, cela est tout à fait incompatible avec l'existence du capital, avec les rapports de propriété et de production qui sont sa racine et son essence, et qui font qu'il n'existe que comme volonté de valorisation, engendrant ledit « productivisme ». Sa « décroissance », subie ou voulue, ne pourrait qu'être aggravation de sa crise et donc des conditions de vie des masses (baisse des revenus, explosion du chômage, des conflits, etc.). De plus, non seulement il y a de nombreux besoins élémentaires⁷⁰ insatisfaits, mais surtout on ne peut supprimer le besoin de telle ou telle marchandise, ou service, sans le faire de ce qui le génère. L'immense gaspillage que sont, par exemple, les besoins d'armement ne peuvent être supprimés sans que ne soient éliminées les causes des guerres. Idem pour le besoin de juges, policiers, etc. Prenons encore, autre exemple, la façon dont le capitalisme structure l'espace en développant de gigantesques mégapoles et désertifiant les campagnes. Elle génère non seulement de gigantesques gaspillages et calamités, mais aussi des besoins spécifiques à cette structuration, que ce soit en matière de transports de masse, « d'évasion » (loisirs commerciaux plus ou moins aliénés, tourisme destructeur, etc.), de santé, etc. Là

⁷⁰ Rappelons que les besoins, y compris élémentaires, se jugent relativement à une société historiquement déterminée.

encore, ce ne sont pas des solutions techniques, par exemple en matière de transports la voiture électrique, le vélo, ou les transports en commun (nécessairement formidablement coûteux autant qu'inéluctablement toujours saturés, en panne, etc.) qui sont la solution de ce problème dont la cause sont ces mégapoles démentielles⁷¹. Elle ne peut venir que de leur démantèlement et d'une remise en cause radicale de la structuration capitaliste de l'espace. Ce qui ne peut être que le résultat d'un long processus révolutionnaire qui, abolissant la cause abolira ses effets, et les besoins correspondants à ses effets, qui seront remplacés par d'autres, adéquats à un autre développement humain.

D'une façon générale on sait que le MPC produit certains hommes, dans des rapports sociaux de propriété et de production spécifiques qui déterminent des activités, comportements, idéologies, besoins propres à ce mode de production, et qui ne peuvent changer qu'en même temps que change ce mode, c'est-à-dire ces rapports sociaux.

L'erreur de ceux qui critiquent les technologies et le « productivisme » n'est pas de les critiquer, mais de les donner comme cause des catastrophes et ravages contemporains, certes formidables et incontestables. Elle est d'inverser

⁷¹ Il suffit d'étudier le projet du Grand Paris, soutenu par tous les partis politiques, pour s'en rendre compte.

l'ordre entre cause et conséquences : développement du machinisme et de la « production pour la production » sont des effets du capital, du mouvement « automate », qui lui est inhérent de poursuivre sans cesse le procès de sa valorisation, de son accumulation (mouvement compris comme naturel, comme loi économique intangible, comme « le progrès » par tous les agents du capital). On peut expliquer l'histoire du développement industriel et des technologies par le capital, par ce mouvement qu'il impose aveuglément à toute la société (et que mettent servilement en œuvre, avec plus ou moins d'habileté et de succès, ses fonctionnaires, les capitalistes). Mais ce qu'est le capital ne s'explique pas par cette histoire, mais par des rapports de propriété, c'est-à-dire aussi de production, spécifiques.

Il est nécessaire bien sûr de critiquer, et pas seulement verbalement, les effets du capital et de les contrecarrer. Mais c'est sans fin, et sans résultats probants, si on ne se fixe pas pour but essentiel d'en abolir la cause : ces rapports, le capital. Ce qui passe non seulement, et en premier lieu, par la conquête du pouvoir politique, mais aussi, et surtout, par l'appropriation par l'ensemble des individus du « *general intellect* » (Marx), cette somme de connaissances issues des générations passées et, jusqu'ici, développées et appropriées sous forme de science par une catégorie particulière de la population qui, dans le MPC, est incluse dans la bourgeoisie, parmi les « fonctionnaires du capital ».

En s'appropriant ce qu'ils veulent de ce patrimoine, les individus en feront une partie d'eux-mêmes, un moyen de valoriser et développer les qualités qu'ils possèdent, d'en acquérir d'autres, et de les exprimer dans leurs travaux (ou activités). Chacun le sait, jouer d'effectuer un travail c'est déployer une énergie mobilisant les plus riches qualités telles qu'intelligence, habileté, sensibilité, afin de réaliser les choses les plus subtiles, ingénieuses, belles, en surmontant des obstacles, résolvant des problèmes, découvrant des domaines inconnus. Et ce sont alors les échanges réciproques avec les autres qui deviennent enrichissants pour tous des qualités de chacun. « *Qu'est-ce que la richesse, sinon l'universalité des besoins, des capacités, des jouissances.* »⁷²

Ce processus d'appropriation du « *general intellect* » (ou processus de transition au communisme) implique cette condition : c'est sur la base même des avancées scientifiques et technologiques obtenues dans le MPC, sur la base du formidable potentiel de temps libéré du travail contraint, qu'il sera possible de les transformer en abolissant leur caractère de capital, et de leur donner un essor nouveau.

Il arrive à certains intellectuels de porter quelques critiques plus ou moins vigoureuses contre le capital, ou plutôt, car la plupart ne dé-

⁷² K.Marx, Gr. 1, p. 424.

passent pas ce niveau, contre certains effets du capital. Ils n'en voient pas la cause, qu'ils attribuent à quelques caractéristiques du capitalisme contemporain comme la mondialisation, les excès de la finance, les inégalités devenues trop grandes, le libéralisme, et, bien sûr, celle dont nous avons traité dans cet ouvrage : la technologie moderne. Et cette cécité quant à la cause les amène, non seulement à prôner de fausses solutions qui, grosso modo, reviennent toutes à vouloir domestiquer, réguler, humaniser le capital pourtant moribond, mais aussi à ne pas voir les moyens objectifs de l'abolition du capital que celui-ci a lui-même, au stade actuel de sa sénilité, porté à parfaite maturité. À partir de là, il leur est donc impossible de travailler dans la bonne direction, qui est de créer les conditions subjectives et organisationnelles nécessaires au succès de cette entreprise.

Serons-nous assez nombreux, assez déterminés, assez conscients et organisés pour que cela adienne ? Rien n'est encore décidé. Car « *la révolution peut être mûre sans que les forces des révolutionnaires appelés à l'accomplir soient suffisantes. La société pourrait alors et sa putréfaction dure parfois des dizaines d'années.* »⁷³

⁷³ Lenine, O.C. t. 9, p. 380, éd. du Progrès. Article de l'*Iskra*, octobre 1905 : « Le dernier mot de la tactique de l'*Iskra* ».

ANNEXE
**PLUS-VALUE RELATIVE ET
PLUS-VALUE ABSOLUE**

Distinguer ces deux formes d'extraction de la plus-value, but de la production dans le MPC, permet de comprendre pourquoi, comme il va être rappelé ci-après, l'extraction de la pl sous sa forme relative, c'est-à-dire par le moyen des sciences appliquées à la production amenant des gains de productivité, est la seule qui soit adéquate à une valorisation quelque peu durable du capital, tandis que celle-ci rencontre très rapidement des limites sous sa forme absolue. Néanmoins ces gains de productivité finissent par créer eux-mêmes une limite à la production de pl puisqu'ils finissent par en saper la base, la quantité de surtravail. En effet, celle-ci finit par décroître avec les perfectionnements du machinisme et la baisse drastique de la quantité de travail total qu'emploie le capital (cela malgré la hausse de la part du surtravail dans cette quantité qui finit par ne plus pouvoir compenser sa baisse générale). Ce qui induit alors deux conséquences notables :

1) Un effort brutal et despotique de la bourgeoisie pour tenter de revigorer la production de pl par un recours accru à sa forme absolue. C'est

ce qu'elle appelle aujourd'hui « réformes », « modernisation », adaptation à la « réalité d'un monde qui bouge ».

2) L'échec inéluctable de cette tentative, puisque l'extraction de la pl sous sa forme absolue rencontre des limites immédiates. D'autant plus qu'aujourd'hui, et contrairement aux débuts du capitalisme où cette forme était dominante, cette baisse drastique de la quantité de travail social employée à la production (autrement dit de la valeur des marchandises) constitue un obstacle radical à la valorisation du capital, quelle que soit la forme de la pl.

Rappelons d'abord brièvement quelques définitions.

La grandeur de la valeur des marchandises produites au cours d'un cycle de production est la quantité de travail social qu'elles contiennent. Elle s'écrit : $V = Cc + Cv + pl = \dot{A}'$ (A étant le capital argent engagé pour acheter $Cc + Cv$, $A' = A + pl$).

Cc = capital constant = part de la valeur des moyens de production (du capital fixe) et de la valeur de leurs approvisionnements employée pendant un cycle. Est dit aussi travail passé, ou travail mort, et constant parce qu'il se retrouve comme même valeur dans la marchandise.

C_v = capital variable = valeur de la force de travail (représentée par les salaires et charges sociales) = quantité de travail nécessaire (à la reproduction de cette force), temps pendant lequel le salarié travaille pour lui. Est dit variable parce que la quantité de travail vivant achetée C_v se retrouve augmentée de pl dans la valeur des marchandises produites.

Pl = plus-value (ou survaleur) issue du surtravail (temps pendant lequel le travailleur travaille pour le capital).

Les capitalistes sont le capital en actes, leur fonction est donc d'augmenter au maximum la pl . Ce qui revient toujours à augmenter la part du surtravail par rapport à celle du travail nécessaire. Ils disposent pour cela de quatre moyens essentiels :

- 1) Baisser les salaires.
- 2) Augmenter la quantité de surtravail en augmentant la durée de la journée de travail.
- 3) Augmenter la quantité de surtravail en augmentant l'intensité du travail : une plus grande quantité de travail est fournie dans un même temps⁷⁴. La valeur produite augmente, C_v restant constant, pl augmente.

⁷⁴ K. I, 2, p. 192.

4) Augmenter la productivité: une même quantité de travail rend dans le même temps une plus grande quantité de produits⁷⁵. Pour une valeur V produite inchangée, le gain de productivité consiste à diminuer Cc + Cv tout en produisant plus de marchandises, cela par une augmentation de l'efficacité de la machinerie, mais de telle sorte que l'augmentation de Cc que cela entraîne⁷⁶ soit plus faible que la diminution de Cv (diminution du nombre de salariés employés) qu'elle génère. Donc, pour une même valeur V produite, on a plus de marchandises, donc leur valeur unitaire diminue et la pl augmente.

Comparons brièvement l'efficacité à valoriser le capital de ces quatre moyens.

Les trois premiers relèvent de la pl absolue, le quatrième de la pl relative. Utilisés aux débuts du capitalisme, les deux premiers atteignent alors très vite des limites: les prolétaires avaient de trop faibles salaires pour pouvoir reproduire leur force de travail, étaient très tôt trop usés pour pouvoir continuer à travailler, y compris leurs enfants que les capitalistes exploitaient sauvagement. Ce qui a amené l'État, de ce fait, et sous la pression des luttes ouvrières (ainsi que celle de

⁷⁵ *Ibidem.*

⁷⁶ Je passe ici sur le fait que la diminution générale des valeurs dans le capitalisme sénile aboutit à pouvoir aussi diminuer Cc (voir, par exemple, la baisse spectaculaire du prix des ordinateurs malgré leur puissance accrue).

certains capitalistes plus lucides que les autres) à devoir promulguer les premières « lois sociales » (limitation du travail des enfants, de la journée de travail, etc.). Le troisième, nous en reparlerons plus loin, puisque c'est celui qui est mis en œuvre aujourd'hui avec les NTIC comme nous l'avons vu.

Le quatrième relève de la pl relative. Ce pourquoi elle est la forme qui convient le mieux à l'accumulation du capital, à une valorisation ample et durable – même si ce mouvement historique a été entrecoupé de crises et, notamment, des deux guerres mondiales –, c'est qu'elle n'a, dans un premier temps (qui a duré environ quelque cent cinquante ans) pas de limite, ces crises d'autrefois ayant été surmontées parce qu'elles ont pu être l'occasion de faire repartir de plus belle les gains de productivité.

Si elle n'a pas de limite immédiate, mais seulement de long terme, c'est que, comme cela vient d'être dit, les gains de productivité permettent d'augmenter la pl tout en diminuant la valeur de chaque marchandise produite. Ce qui diminue la valeur de la force de travail. Mais sous la pression des luttes ouvrières et pour obtenir l'acceptation des ouvriers à un machinisme accru qui dégradait la qualité de leur travail (perte des savoir-faire professionnels, réduction au travail à la chaîne, etc.) – pas de casse des machines comme à l'époque des luddistes –, les capitalistes ont

été jusqu'à consentir une augmentation du prix de cette force, le salaire (par exemple le célèbre « 5 dollards a day » de Ford), quoi que, bien évidemment, bien moindre que celle de la pl obtenue par la productivité accrue⁷⁷. Ils ont même alors découvert que ce léger « sacrifice », ce petit partage des gains de productivité, leur était en réalité fort profitable pour écouler la quantité accrue des marchandises produites. Leurs idéologues ont vanté les bienfaits de la « consommation de masse ». C'est ce qui a été appelé par leurs économistes « la régulation fordiste », dont les « Trente Glorieuses » ont été l'exemple emblématique : augmentation conjointe des profits, des investissements, de l'emploi, du niveau de vie et de la consommation (du moins dans les principaux pays capitalistes, Europe de l'Ouest, Amérique du Nord, Japon).

Mais les gains de productivité génèrent, au bout d'un certain temps, une double limite à la valorisation du capital. D'abord leur partage tellement inégal en faveur du capital, qui donc gros-

⁷⁷ Ce que Marx avait prévu en observant que même si avec la baisse de la valeur des marchandises induite par les gains de productivité, la valeur de la force de travail, et par suite son prix, pouvaient baisser, cela n'empêchait pas que la quantité de biens que l'ouvrier pouvait acheter pouvait augmenter. Et il concluait que : « *même dans ce cas, la baisse continue dans le prix de la force de travail, en amenant une hausse continue de la plus-value, élargirait l'abîme entre les conditions de vie des travailleurs et du capitaliste* ». K., I, 2, p. 195.

sissait beaucoup plus vite que la consommation, a toujours nécessairement conduit à des crises de suraccumulation de capital/sous-consommation des masses. Cette contradiction a encore été active comme cause de la crise contemporaine. Mais, deuxième limite, bien plus radicale, ils génèrent aussi sur le long terme une baisse drastique de la quantité de travail productif que le capital emploie. Cela explique, comme nous l'avons rappelé, pourquoi les gains de productivité sont devenus si faibles, au grand étonnement des économistes. Et, plus fondamental encore, cela implique qu'il s'agit d'une limite historique à la valorisation et à l'accumulation du capital. C'est la stagnation, non pas que la masse de la pl (et donc des profits) ne soit pas très importante, bien au contraire car les fantastiques gains de productivité historiquement accumulés ont amené la quantité de surtravail à des sommets relativement à celle du travail nécessaire descendue très bas. Mais cela signifie que cette masse est proche de son maximum parce que la productivité est proche de son maximum⁷⁸ du point de vue du capital puisque l'augmenter n'augmenterait

⁷⁸ Marx avait noté que « *plus la pl est élevée avant le nouvel accroissement de la force productive [...] et plus faible sera la croissance de la pl que le capital obtient du nouvel accroissement de la force productive [...]. Le taux d'autovalorisation du capital croît donc d'autant plus lentement que le capital est déjà valorisé* » [que la productivité est déjà élevée (nda)]. K. M., Manuscrits de 1861-63, Cahiers I à V, p. 366-367. Voir aussi K. I, 2, p. 194.

pas le surtravail, et donc la pl, à hauteur des investissements nécessaires. D'où la stagnation de la valorisation, de la croissance du capital, ce qui constitue la caractéristique essentielle, et nouvelle, de la crise contemporaine.

C'est pourquoi le capital tente, en contrepartie, d'augmenter davantage la pl absolue⁷⁹. Elle est dite ainsi parce qu'il s'agit d'une augmentation absolue de la quantité de surtravail, tandis que dans le cas de la pl relative cette augmentation est relative à la baisse de la valeur de la force de travail⁸⁰ (celle du travail nécessaire). On a vu que cette augmentation peut être obtenue de trois manières: par une baisse autoritaire des salaires nets (directs et indirects), imposée par les patrons et l'État, ou de leur pouvoir d'achat (inflation). Par l'allongement de la durée du travail (exemple: les journées de 14 à 16 heures des débuts du capitalisme). Par la chasse aux temps morts, la simplification et l'accélération des

⁷⁹ Il a aussi d'autres ressources, mais qui, déjà très largement utilisées, sont également arrivées au maximum leur efficacité. Par exemple augmenter la vitesse de rotation du capital par le moyen du crédit (cf. T.T. 1999). Mais l'expansion du crédit est, comme on le sait, devenue pharaonique et cause de violents et dévastateurs krachs financiers. Néanmoins, le fond de l'affaire pour le capital reste l'accroissement de l'extorsion de surtravail et sa conversion en pl.

⁸⁰ « *Toute variation dans la productivité du travail amène une variation en sens inverse de la valeur de la force de travail.* » K. I, 2, p. 193.

gestes. Il s'agit alors d'une augmentation de l'intensité du travail, de la quantité de travail que le travailleur fournit dans un temps donné.

C'est sur cette augmentation de l'intensité du travail qu'il est utile de s'attarder un instant, car c'est une méthode caractéristique du capitalisme développé (dont le père officiel est Taylor), du fait qu'elle n'est efficace que sur un temps assez court, au-delà duquel la fatigue, l'usure du travailleur, qui sont ainsi intensifiées, en réduisent rapidement le rendement (et occasionnent des arrêts maladie et diverses formes d'épuisement). C'est donc une méthode qui produit ses meilleurs effets lorsque la productivité a atteint un niveau assez élevé pour avoir induit une assez forte réduction de la journée de travail. C'est d'ailleurs parce que l'augmentation de l'intensité fut, et est souvent liée aux innovations technologiques que les économistes les confondent en général en un seul et même phénomène qu'ils nomment « productivité du travail » (plus de pièces et marchandises produites dans un même temps). Ce lien tient au fait que de nouvelles technologies n'entraînent pas seulement une augmentation de la puissance du travailleur qui emploie des moyens plus performants (puissance qui caractérise la pl relative), mais aussi de son intensité, grâce justement à ces nouveaux procédés techniques qui induisent une modification des divisions du

travail⁸¹ avec réduction des temps morts, simplification des tâches, augmentation de leur vitesse d'exécution. Mais ce lien n'est pas toujours le cas : dans la fameuse fabrique d'épingles citée par Adam Smith, l'organisation du travail était changée (division et spécialisation des tâches), pas les outils. Quand un patron augmente les cadences, la vitesse de la chaîne par exemple, cela n'exige pas nécessairement des innovations technologiques⁸². Et cela ne l'exigeait pas davantage quand les régimes de capitalisme d'État staliniens développaient le « stakhanovisme » et le salaire aux pièces⁸³ (forme de salaire particulièrement liée à l'intensification du travail). Ni, autre exemple, quand on réduit la quantité de personnel, obligeant les restants à un surcroît de travail. Bref, augmenter l'intensité est une méthode particulière parce qu'elle ne nécessite pas, contrairement aux gains de productivité, de nouveaux investissements perfectionnant la machinerie, même si elle peut les accompagner, se présentant alors comme un complément de ces gains, un « bonus » de pl absolue ajouté à la pl relative.

⁸¹ « *La production de la pl relative transforme les procédés techniques et les combinaisons sociales.* » K. I, 2, p. 184.

⁸² L'augmentation de l'intensité du travail « *ne requiert pas une plus grande avance en matériau ou en instrument de travail* ». Gr. 2, 260.

⁸³ Cf. *Salaires aux pièces, ouvrier dans un pays de l'Est*, Miklos Haraszti, éd. du Seuil, 1976.

Mais l'extraction de la pl sous sa forme absolue rencontre pas moins de quatre limites, dont trois qui lui sont spécifiques. De ces trois, la première, déjà évoquée, c'est la fatigue, l'usure immédiate et rapide. La deuxième, c'est qu'une telle méthode ne diminue pas la valeur des marchandises produites qui, si elles sont produites en plus grand nombre dans un même temps, contiennent aussi une plus grande quantité de travail⁸⁴. Donc augmenter l'intensité n'a pas l'efficacité des gains de productivité en termes de baisse des prix des marchandises. Et comme, à production égale, elle fait baisser le nombre de travailleurs employés, elle induit une baisse de la consommation et, par là, de la production et de la croissance du capital. La troisième est que cette méthode induit par sa brutalité, par la dégradation considérable des conditions de travail et de vie des masses qu'elle entraîne, des résistances de plus en plus vives, stimule les antagonismes et la lutte de classe. Et enfin la quatrième, radicale et insurmontable, est, comme pour la pl relative, contemporaine : c'est que la baisse drastique de la quantité de travail humain que le capital peut employer, la part déjà énorme que prend déjà le surtravail dans la valeur produite rendent quasiment impossible de l'augmenter encore. Ou,

⁸⁴ « Si sa productivité augmente, le travail rend dans le même temps plus de produits, mais non davantage de valeur. Si son intensité croît, il rend dans le même temps non seulement plus de produits, mais plus de valeur. » K. I, 2, p. 196.

dit dans le langage des économistes, augmenter l'intensité du travail d'un nombre de travailleurs si faible que le coût du travail rentre pour fort peu dans le coût global ne peut pas induire une progression significative des profits. S'attacher à augmenter la pl absolue faute de pouvoir le faire suffisamment de la pl relative a toujours été un aveu de faiblesse du capital, soit qu'il était dans l'enfance, soit, comme aujourd'hui, qu'il est sénile. Et aujourd'hui, c'est carrément non seulement une impasse, mais aussi se susciter des ennemis radicaux sans plus pouvoir les calmer par des réformes « progressistes » que permettraient, mais c'est devenu impossible, une extraction accrue de pl sous sa forme relative.

En conclusion de cette brève analyse, on voit que, même si pl relative et pl absolue, productivité et intensité sont souvent augmentées conjointement lors des innovations technologiques, il est fort utile de les distinguer. Tant pour comprendre la situation et les actes nécessaires des capitalistes contemporains, que pour comprendre les différentes orientations que cela donne à la lutte des classes.

Les progrès scientifiques et technologiques générateurs des gains de productivité ont augmenté considérablement la puissance du travail humain et la qualité de ses résultats. Ils ont été jusqu'ici développés uniquement en tant que moyens de la valorisation du capital. Néanmoins,

au-delà des terribles ravages et catastrophes qui ont accompagné ce mouvement, ils en ont sapé la base en diminuant formidablement la quantité de travail productif, et, ce faisant, ont créé une puissante base matérielle potentielle pour l'abolition du MPC au profit d'une société d'hommes riches de besoins, d'activités, de relations sociales qualitativement supérieures, toutes choses dont ils seront maîtres. D'ailleurs, dans le processus de transition vers cette société nouvelle, les gains de productivité seront poursuivis, non pas à la façon étriquée de l'époque capitaliste où il s'agissait de diminuer le travail nécessaire uniquement pour augmenter le surtravail, ce qui posait une limite mesquine à ces gains (aujourd'hui bloqués parce que cette condition n'est plus réalisable), mais bien pour diminuer au maximum, sans limite, la quantité totale du travail contraint, non libre.

À l'inverse, les augmentations de l'intensité du travail ne produisent que des effets négatifs pour ceux qui les subissent, uniquement de la fatigue, de l'usure, sans aucune contrepartie en termes de salaires ou de temps libre. À quoi s'ajoutent aujourd'hui au contraire, dans les tentatives de plus en plus brutales des capitalistes d'augmenter la pl absolue, des diminutions de salaires nets. À moins de considérer comme un effet positif le rapide durcissement des antagonismes de classe que cette forme d'extraction de la pl induit nécessairement (et que la bourgeoisie fait tout pour transformer en antagonismes na-

tionaux). Et qui croîtra tout aussi nécessairement puisque, ne pouvant obtenir aucun résultat significatif en matière de relance de la valorisation du capital, la bourgeoisie ne pourra faire qu'accroître sa politique dite toujours « de réformes », mais qui n'est plus qu'une politique d'extraction accrue de la pl absolue.

Autrefois, les gains de productivité (l'extraction de la pl sous sa forme relative) avaient permis à la bourgeoisie de développer une politique de réformes améliorant un peu les conditions matérielles de la vie des masses (consommation accrue, congés payés, Sécurité sociale, logements sociaux, etc.). Aujourd'hui, cet ancien réformisme « progressiste », qui permettait de maintenir étroitement les luttes des prolétaires dans le cadre de la valorisation du capital, et sous la coupe d'organisations syndicales et politiques de collaboration de classes, n'est plus possible. Il doit être remplacé par un réformisme régressif⁸⁵. Voilà bien la raison finale, en termes de compréhension de la nouvelle situation du point de vue de la lutte des classes, de comprendre la différence entre pl relative et pl absolue, productivité et intensité.

⁸⁵ Et une montée des conflits impérialistes et nationalistes, sujet qui sort des limites de cet ouvrage.

OUVRAGES DE TOM THOMAS

* Sur le chômage, la diminution du temps de travail,
le partage du travail, un autre travail :

- *Crise, Technique et Temps de travail*, Paris, Albatroz (1988)
- *Partager le travail, c'est changer le travail*, Paris, Albatroz (1994)
- *Ni fin du travail, ni travail sans fin*, Paris, Albatroz (1998)

* Sur quelques problèmes du passage au communisme :

- *Le Capitalisme des deux mondes*, Paris, Albatroz (1990)
- *À propos des révolutions du XX^e siècle, ou le détour irlandais*, Paris, Albatroz (1990). Épuisé.
- *Marx et la transition au communisme*, Paris, Albatroz (2000)
- *Conscience et Lutte de classe*, Bruxelles, Contradictions (2005)
- *Les communistes et le travail théorique aujourd'hui*, Bruxelles, Contradictions (2008)

* Une critique de l'écologie politique :

- *L'Écologie du sapeur camember*, Paris, Albatroz (1992)

* L'individu privé, sa société, l'État et ses formes
politiques :

- *Une brève histoire de l'individu*, Paris, Albatroz (1993)
 - *Les Racines du fascisme*, Paris, Albatroz (1996)
- *L'État et le capital (l'exemple français)*, Paris, Albatroz (2002)
- *Étatisme ou libéralisme, c'est toujours le capitalisme*, Bruxelles, Contradictions (2011)

*** Sur l'origine de l'argent et de sa domination, la finance et les crises financières, la critique des thèses bourgeoises sur la « mondialisation » et la « financiarisation » :**

- *L'Hégémonie du capital financier et sa critique*, Paris, Albatroz (1999)
- *Les Mondialisations*, Bruxelles, Contradictions (2003)
 - *La Crise chronique ou le stade sénile du capitalisme*, Bruxelles, Contradictions (2004)
- *La Crise. Laquelle ? Et après ?* Bruxelles, Contradictions (2009)
- *Démanteler le capital ou être broyés*, Lausanne, éditions Page 2 (2011)
- *2015 Situation & Perspectives*, Paris, éditions Jubarte (2015)

*** Vers le communisme aujourd'hui :**

- *Nécessité et Possibilité du communisme*, Paris, éditions Jubarte (2013)
- *La Montée des extrêmes*, Paris, éditions Jubarte (2014)
- *Vers un nouveau mouvement communiste*, Paris, éditions Jubarte (2016)
- *Le Capital automate*, Paris, éditions Jubarte (2017)

Ouvrages disponibles à la librairie Le Point du Jour,
58 rue Gay-Lussac, 75005 Paris, librairie-lpj@wanadoo.fr
et sur le site www.demystification.fr